



DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - Rédaction : 38 rue Léon, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. - N° 42 - JUILLET-AOÛT 1998 - 12 FRANCS

LE FEU COUVE SUR LA PLACE DU TERTRE

Peintres et portraitistes ne sont pas d'accord entre eux sur les conditions d'exercice de leur travail. (Voir page 5)

Transports et circulation en débat

Page 3

Rénovation de Château-Rouge : on mène l'enquête

Page 8

Jardin Boinod : c'est (peut-être) parti

Page 10

L'affaire des ossements de l'hôpital Bretonneau

Page 11

Les prévisions de la rentrée scolaire

Page 12

Histoire : La construction du Sacré-Cœur

Page 17

Exposition : peintres naïfs à la Halle-St-Pierre

Page 19

Le rappeur du métro La Fourche

Page 20

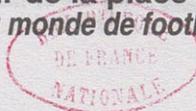
Portrait : Le médecin du Tour de France

Page 24

**Les supporteurs de football ont envahi Paris et le 18e
Clair de lune sur la place Blanche**



Supporteurs écossais sur la bouche d'air de la place Blanche.
(Pages 13 à 15 : Petits et grands effets de la Coupe du monde de football dans le 18e.)



Fol Jo 32713 91

Le bulletin d'abonnement est en page 22

Un grand écran plutôt bruyant

A propos du grand écran installé au stade Bertrand Dauvin pour la retransmission des matches de la Coupe du monde de foot (voir page xx), un de nos lecteurs, qui habite rue du Lieutenant-Colonel Dax, juste en face du terrain (et qui ne souhaite pas voir son nom publié), nous envoie une longue lettre dont voici les principaux passages :

«Merci, merci beaucoup à la mairie pour cet écran géant installé stade Bertrand Dauvin, suite au refus des riverains montmartrois et de la dynamique ADDM de le voir installé dans les jardins Willette. Merci pour la concertation qui a précédé cette réinstallation, les bureaux de la mairie du 18e qui se repassent la communication de service en service, les plaisanteries qu'on entend...»

«Que signifie tout ceci ? Un mépris total. Mépris pour les gens du quartier : véhicules enlevés rue Dax sans préavis aucun, musique ou bruit des matches dix heures par jour. Mépris pour les services de police qui auraient d'autres missions plus urgentes à accomplir.»

«La mairie de Paris avait envoyé à l'association des locataires une lettre disant : "La Ville de Paris a voulu vous permettre, ainsi qu'à tous les Parisiens, à nos amis de province et de l'étranger, d'assister à ces retransmissions dans une atmosphère conviviale." Mais nul n'a vu "nos amis de province et de l'étranger" assister à ces séances. Le stade Bertrand Dauvin est un endroit touristique de premier ordre, comme chacun sait !

«Il y avait seulement quatre écrans dans Paris, la plupart des mairies d'arrondissement les avaient refusés. Car il s'agissait de la retransmission de tous les matches, et de musique disco ou rap le reste du temps. Programme diffusé de 13 h à 23 h, sous nos fenêtres, tous les jours, pendant un mois ! Pour les gens des immeubles, c'est la consternation : une dame, malade des nerfs, a dû doubler sa dose de médicaments, etc... Encore nne chance qu'après le week-end infect de la première semaine, le son ait quand même été un peu réduit !

«Ces agréments divers nous valent de payer ici des taxes d'habitation parmi les plus élevées du 18e arrondissement : plus de 3 200 F par exemple pour 53 m2, avec vue sur le périph, dans un immeuble construit "provisoirement" dans les années 50 et devenu vétuste...»

Café de philo

«J'ai lu dans votre numéro de juin l'article sur "le café de philo de la place Clichy". J'ai cherché le café le Ciné dont vous parliez, mais ne l'ai pas trouvé, il n'est pas dans l'annuaire et vous n'en donnez pas l'adresse précise.»

Serge Baudin

Le café le Ciné est situé à l'angle de la place Clichy, au 122 boulevard de Clichy, ainsi que nous l'avions indiqué dans un précédent numéro (n° 39, page 11). Les débats philosophiques qui y ont lieu les lundis à 19 h se poursuivront-ils pendant les vacances ? A l'heure où nous mettons ce numéro sous presse, la décision à ce sujet n'est pas encore prise.

Café de psycho

«Merci d'avoir parlé de notre "café-psycho de Montmartre" au café le Métro, place des Abbesses. En tant que créatrice et animatrice, je vous apporte quelques précisions :

- Il ne s'agit pas d'un "café philo", mais d'un "café psycho", j'ai été la première à adapter la formule du café à thème à la psychologie, après avoir fait une analyse critique de la philo dans les cafés où, me semblait-il, le propos était trop vague. (...) Je pensais que les gens se sentent plus concernés par la connaissance de soi que par les généralités du prêt-à-penser.

- Contrairement à ce que vous dites, je ne suis pas une économiste reconvertie à la psycho. De formation, j'ai fait simultanément des études de psychologie, de sciences économiques et de sciences politiques. Eh oui, tout ça pour exercer une grande part de ma vie professionnelle dans les études de marketing. Il faut bien nourrir les enfants. Et j'enseigne la psychologie depuis plus de vingt ans dans des associations privées, du fait que l'enseignement officiel dans ce domaine est monopolisé par les freudiens. (...) Freud n'est pas ma tasse de thé, même s'il fait partie des pères fondateurs de la psychologie. La psychologie n'est pas née avec Freud, elle est née avec l'homme, quand il a commencé à rêver.

- Le style d'animation que j'ai instauré comporte exposés et débats. (...) Je traite, en fonction des demandes, de sujets aussi divers que le couple, la violence, les dépendances (tabac, alcool, drogue, etc.), la solitude, l'introspection, etc. Nous parlons aussi de mythes, rêves symboles, pour autant qu'ils font partie de notre imaginaire psychique.

- Je cherche actuellement à réunir les fonds pour créer ma propre maison d'édition à Montmartre.

J'adore votre magazine que je lis tous les mois. Je vis à Montmartre depuis 1974, et pour rien au monde je ne voudrais vivre ailleurs (sauf dans une île en Bretagne)...»

Christine Duchemin-Melot

L'adresse du journal

«J'ai perdu le numéro de mai du 18e du mois que j'avais trouvé intéressant, en particulier l'article sur M. Moshe Zalcman, mon voisin. Je me suis présenté à l'adresse indiquée sur votre journal pour me le procurer, mais j'ai trouvé porte close. Comment vous voir ?»

Albert Sadik

Le 18e du mois est un journal local, qui n'a évidemment pas les moyens financiers d'un grand journal. Comme nous l'indiquons dans chaque numéro, il est entièrement rédigé et géré par des bénévoles, qui ont par ailleurs leur activité professionnelle. Nous n'avons pas de secrétariat permanent, ni de local. L'adresse indiquée est celle de l'un de nous, qui reçoit le courrier du journal à son domicile. Vous pouvez donc y écrire, ou téléphoner, mais pas vous y rendre. Si vous souhaitez rencontrer l'un de nous, téléphonez, nous prendrons rendez-vous avec vous. (Pour ce qui concerne le numéro que vous demandez, pas de problème, nous vous l'envoyons par la poste contre le prix en timbres.)

NOS TARIFS DE PUBLICITÉ (prix TTC) :

- Un seizième de page : 250 F
- Un huitième de page : 450 F
- Un quart de page : 900 F
- Une demi-page : 1800 F
- Pleine page : 3600 F
- Dernière page (avec ou sans couleur d'accompagnement) : à débattre.
- Abattement (30 %) pour une annonce publiée à partir de 3 numéros consécutifs.
- Nos abonnés bénéficient d'une remise de 30 % sur les annonces d'un seizième et un huitième de page.

PETITES ANNONCES : 10 F les 40 signes. Pour être publiées le mois suivant, les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le 18 de chaque mois, exclusivement sous les rubriques suivantes : immobilier, logement ; emploi ; ventes, achats, troc, recherches diverses ; stages et cours ; associations ; messages personnels. Pour nos abonnés : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Le 18e du mois. Rédaction, abonnements, publicité : 38 rue Léon, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Brigitte Bâtonnier, Nathalie Birchem-Heddi, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Sophie Brandstrom, Christine Brethé, Brahim Chanchabi, Bertrand Combaldeu, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Anne Farago, Danielle Fournier, Nicolas Gallon, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Michel Germain, Cécile Larmaraud, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Sandra Mignot, Noël Monier, Patrick Pinter, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Virginie Sadot, Jean-Yves Sparfel, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Laurence Zigliara.

(Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris).

L'AIR DU TEMPS

Les lacets dénoués

Elle est superbe : grande, forte, éaltière, son visage caramel dans le drapé élégant du turban ; drapé aussi le grand boubou à larges dessins, blanc et vert cru. C'est un scintillement d'émeraude dans la grisaille parisienne de la rue Ordener, devant la cité "Montmartre aux artistes".

A côté d'elle, sa fille, presque le même visage, plus lisse en Parisienne branchée, toute de noir vêtue, avec ces chaussures qui hésitent entre les souliers de curé d'autrefois et les godillots 14-18.

Passe un très vieil homme, tout en gris lui aussi comme Paris ce jour-là, sauf la casquette neuve de velours côtelé marron.

— Monsieur, vos lacets sont défaits !

— ...

— Monsieur, vos lacets sont défaits !

— Je le sais bien qu'ils sont défaits, mais je ne peux pas me baisser pour les nouer !

En un clin d'œil, le boubou est accroupi sur le trottoir, attache un lacet, attache l'autre. Le vieux s'en va.

— Ecoute, maman, tu exagères ! Après, tu me dis que tu as mal au dos et que tu ne peux pas soulever ton petit-fils !

— Je pouvais tout de même pas laisser ce pauvre homme partir comme ça ! A chaque pas il risquait de tomber et de se casser une jambe.

— Oh la la ! Si tu te mets à lancer les souliers de tous les vieux !

— Mais comment ça se fait ? Ils ont bien une femme ? Ou une fille ? Ou une voisine ? Ou la voisine de la voisine ?

— Ils sont seuls, souvent, les vieux à Paris.

— Il doit y avoir une solution ?

— J'en vois pas...

— Eh bien moi, oui ! Au point où vous en êtes, vous n'avez qu'à leur défendre de porter des souliers !

Rose Pynson

Impression Diffusion Graphique



L'imprimerie coopérative
au service de votre
communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

Autos-critiques et autos-stops en débat devant les représentants des associations

25 juin 1998 : réunion du comité d'initiative et de consultation d'arrondissement (CICA)¹ sur un problème majeur. Comment se déplacer mieux dans notre arrondissement ? Comment réduire les nuisances causées par la circulation automobile et contribuer à lutter contre la pollution qu'elle engendre ? Cela, dans un pays qui a fait, il y a une trentaine d'années et jusqu'à récemment, le choix du "tout automobile". Dans une ville, Paris, qui privilégie aujourd'hui encore l'ère du minéral sur le végétal.

Ambitieux débat. Il s'agit pour les associations et les élus de se prononcer sur les orientations et propositions formulées par un comité consultatif, qui travaille depuis plusieurs mois à partir des remarques, critiques et suggestions faites par les habitants du 18^e eux-mêmes. Il s'agit de donner à ces propositions une cohérence permettant leur prise en compte dans le cadre de l'élaboration du plan de développement urbain de la région Ile de France (le PDU) conduit sous la houlette du conseil régional, du ministre des Transports, Jean-Claude Gayssot, et de la ministre de l'environnement, Dominique Voynet.

Le travail préparatoire fait par le comité consultatif pour un nouveau plan de déplacement est à la hauteur de cette ambition. Ce comité est composé d'élus de l'arrondissement, de personnes qualifiées, et de représentants d'une quinzaine d'associations locales exprimant la diversité des quartiers du 18^e. Partant de l'état des lieux dressé par chaque association sur son secteur et des résultats de l'enquête² réalisée auprès de la population du 18^e, le comité a réalisé un document de travail long et très détaillé, qu'il nomme "évolutif". Un document qui va encore bouger, notamment pour intégrer les propositions du CICA. Pour l'heure, ces propositions s'articulent autour de deux axes : réduire la circulation automobile pour obliger les personnes à se déplacer autrement, et développer les transports en commun.

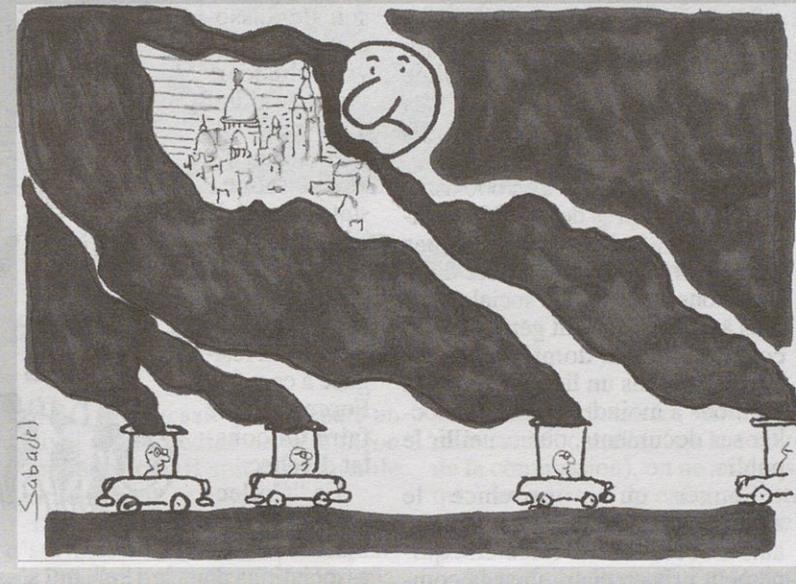
Réduire la circulation automobile

En ce qui concerne la réduction de la circulation automobile, deux constats s'imposent. Tout d'abord un

1. Le CICA, qui se réunit chaque trimestre (à chaque fois sur un thème particulier), rassemble les représentants des associations du 18^e et les élus du conseil d'arrondissement.

2. Voir notamment le 18^e du mois de novembre 96 et décembre 97.

Le 25 juin, les associations du 18^e étaient appelées à débattre de propositions concernant l'amélioration des déplacements dans le 18^e (notamment les transports en commun), et la réduction des nuisances dues à l'automobile.



traitement inégalitaire au sein de la population parisienne. Seuls 50 % des foyers possèdent une voiture et profitent des aménagements correspondant au choix du tout automobile. En second lieu, la récente mise en oeuvre (octobre dernier) de la circulation alternée prévue par la loi sur l'air a démontré qu'une réduction de 20 % de la circulation a été possible sans que cela crée de difficulté majeure. Le comité a dégagé quatre thèmes visant à atteindre cet objectif :

- Réduire les circulations de transit et supprimer les axes rouges. La rue n'est pas une route ; il faut lui rendre sa convivialité. Il serait également bon de créer davantage de sites propres pour bus, de réétudier le plan d'accès de la circulation aux portes de Paris et de réorganiser l'accès des quartiers situés près des boulevards des Maréchaux (dans le 18^e, le boulevard Ney).

- Reconquérir l'espace public en développant les "quartiers tranquilles", comme celui qui est en train de se mettre en place dans le quartier Amiraux-Simplon (voir page x). Ou les quartiers à circulation ralentie, comme il en est question à la Goutte d'Or et à la Chapelle.

- Développer les circulations de proximité pour piétons et cyclistes par la mise en place d'un "réseau vert". Le "plan vélo" mis en place par la Ville de Paris néglige totalement le 18^e, où aucune piste cyclable n'a été réalisée ni prévue. Il faut remédier à ce manque ; les pistes ... de travail

sont à explorer pour déterminer des axes cyclables est-ouest, nord-sud, un réseau de voies cyclables de proximité avec partage de voirie, des espaces de stationnement pour vélos. Il faut aussi aménager les abords des stations de métro pour permettre aux cyclistes de s'y rendre.

- Enfin, réduire et réglementer le stationnement de surface : un thème de travail encore à développer.

Développer les transports en commun

Un constat s'impose : pour une même distance parcourue, un auto-

bus consomme trois fois moins de carburant, par personne transportée, qu'une voiture particulière ; à Paris, les autobus réalisent 69 % des déplacements en n'occupant que 2 % de l'espace, alors que l'automobile réalise 2 % des déplacements en occupant 95 % de l'espace public des chaussées... et en polluant l'atmosphère. Réduire l'utilisation de la voiture devient une nécessité de santé publique. Mais pour cela - et c'est une exigence sociale légitime - il faut savoir répondre aux besoins de déplacement de la population.

Le comité consultatif a collecté et synthétisé des propositions :

- Développer les réseaux de transports en commun. Un certain nombre de quartiers du 18^e en sont éloignés, comme Charles-Hermite, l'Évangile, une partie de la Goutte d'Or, la Porte des Poissonniers. Il faut donc étendre, voire créer, des réseaux pour améliorer le maillage de l'arrondissement, développer une liaison de ceinture, désengorger la ligne 13 du métro.

- Faciliter la circulation des autobus. A titre d'exemples, on pourrait transformer en sites propres les couloirs de bus des boulevards Barbès et Ornano. Sur l'avenue de Clichy, installer des couloirs de bus de chaque côté avec un dispositif empêchant le stationnement irrégulier. Parallèlement, il faut traiter les points noirs de circulation pour accroître la vitesse de déplacement des bus.

Ainsi, pour diminuer et mieux réguler la circulation piétonne, il a été proposé qu'un accès souterrain direct soit créé entre la sortie du métro Barbès-Rochechouart et les magasins Tati et que les trottoirs du carrefour soient

(Suite page 4)

**NOUVEAU DANS VOTRE QUARTIER
RESTAURANT INDIEN ET PAKISTANAIS**

**AUX DÉLICES
DU KASHMIR**



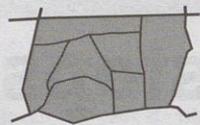
Plats à emporter :
- 10 %

**Accueil chaleureux avec musique indienne
Apéritif indien et digestif au choix offerts**

*Vous conseille à midi : menu 49 F
et le plat du jour 35 F.
Le soir : menu 79 F, menu végétarien 59 F.*

Ouvert 7 jours sur 7 sauf dimanche matin.

**57, RUE DE CLIGNANCOURT, 75018 Paris
(métro Château-Rouge) Tél. 01 42 58 42 76**



Les associations veulent rentrer à la maison

Un "Collectif pour une Maison des associations dans le 18^e" vient de se former et s'adresse à la mairie de Paris et à la mairie du 18^e.

(Suite de la page 3)

équipés par des barrières canalisant le flux des piétons.

• **Renforcer l'offre sur les dessertes existantes.** Il est anormal que les fortes attentes et les taux de charge trop importants obligent nombre d'usagers à attendre plusieurs passages avant de pouvoir monter dans l'autobus, comme c'est le cas par exemple pour le PC. Il faut donc améliorer les fréquences, étendre les plages de desserte.

• **Enfin, améliorer la qualité de service.** C'est améliorer l'accessibilité aux réseaux, leur lisibilité. C'est également améliorer l'accueil et la sécurité ainsi que le confort des usagers. Autant de propositions, fruit d'un travail de démocratie locale. Un travail qui n'est pas achevé : les propositions émanant du CICA vont être reprises... avant que le document fasse l'objet d'un vote en conseil d'arrondissement et aborde sa phase de réalisation.

Brigitte Bâtonnier

La composition du comité consultatif

• **Représentants de la municipalité du 18^e :** Dominique Lamy (adjoint chargé des problèmes de voirie et circulation), Michel Rizzi (conseiller délégué chargé des transports en commun).

• **Associations :** Association de Défense de Montmartre et du 18^e (ADDM 18), La Mire de Montmartre, Vivre à Château Rouge, Paris Goutte d'Or, La Chapelle, Association pour la protection de l'environnement des boulevards de Clichy et Rochechouart, Mieux Vivre au Simplon, Au Cœur du 18^e, Les amis de la Maison Verte, Déclat 17/18, Le Petit Ney, Association des locataires de la Porte des Poissonniers, Association des usagers des transports, Mouvement de défense de la bicyclette, Les Droits du piéton.

• **Personnalités qualifiées issues notamment des services de la Ville de Paris, de la RATP, du CNRS, de l'ADEME.**

C'était la veille de l'ouverture du Mondial de foot. Il y avait fête place de la Concorde. La concorde. Voilà justement ce qui réunissait dix associations du 18^e à la Maison Verte, à l'initiative de la Ligue des Droits de l'Homme, pour faire le point sur l'idée déjà ancienne d'une maison des associations et sur les actions à mener pour l'obtenir.

Le 18^e compte environ 600 associations pour près de 200 000 habitants. La plupart ne disposent pas d'un local. Un grand nombre d'associations dont l'utilité sociale n'est plus à démontrer sont gérées sur un coin de table au domicile de leur président, sans un lieu où tenir des réunions à moindres frais, où stocker ses documents, où accueillir le public.

Songer qu'en province le moindre chef-lieu de canton offre aux associations locales un équipement pris en charge par la commune !

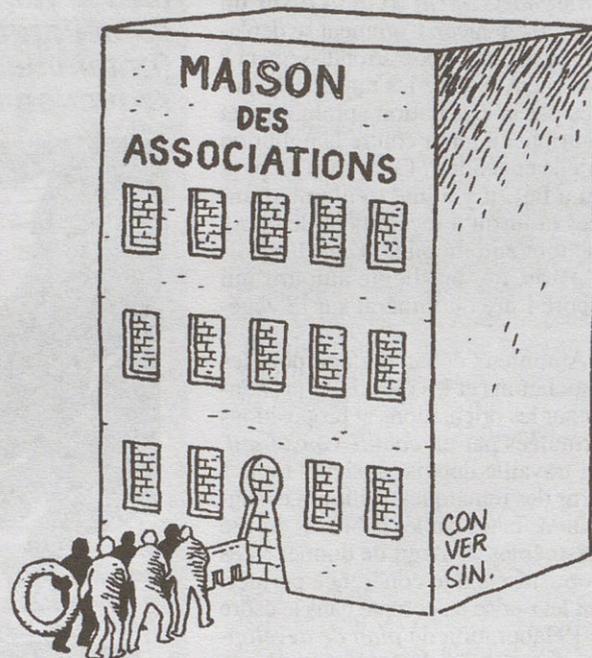
Des vœux sans résultat

Dans le 18^e, il existe des locaux inter-associatifs à la Goutte d'Or (la salle St-Bruno) et à la cité Charles Hermite, mais dans les deux cas, il s'agit de locaux attribués aux associations œuvrant dans le cadre du DSU ("développement social urbain", pour les quartiers dits "sensibles"), et non d'une Maison des associations au sens ordinaire. En dehors de cela, rien.

La municipalité du 18^e s'est

déclarée à de nombreuses reprises favorable à la création de la Maison des associations, elle a voté plusieurs vœux allant dans ce sens. Mais aucun n'a eu la moindre suite du côté de l'Hôtel de Ville, et la municipalité du 18^e semble s'être facilement résignée à ce refus. Force est de faire un constat d'échec.

Le "Collectif pour une maison des associations dans le 18^e", qui s'est ainsi formé, souhaite s'élargir à d'autres associations. Il a envoyé des courriers au maire de Paris, de qui dépend la décision, et au maire du 18^e, à qui il est demandé de soutenir avec fermeté cette reven-



cipants à la réunion ont été d'accord pour dire que seules les associations ayant une action réelle dans le 18^e et ayant un caractère d'utilité sociale dans quelque domaine que ce soit (associations de quartier, culturelles, sportives, sociales, de défense des droits de l'homme, etc.), selon des critères à déterminer, devraient pouvoir y accéder.

Pour éviter une dépendance vis-à-vis des pouvoirs publics, peut-être faudrait-il un comité de gestion (à former selon un mode à déterminer) et, même avec un loyer symbolique, un bail de location en bonne et due forme. Mais tous ces points restent évidemment à discuter.

B.C. et J.B.

□ Contact : Ligue des Droits de l'Homme (qui assure le secrétariat du collectif), 73 boulevard Barbès, 75018 Paris.

Le 18^e du mois partie prenante

L'Association des Amis du 18^e du mois, qui édite notre journal, a accepté d'être partie prenante du collectif pour une Maison des associations. Nous pensons en cela être dans la logique du rôle de notre publication, qui veut être un trait d'union entre les initiatives des associations et les habitants de l'arrondissement. C'est pourquoi nous faisons nôtres les premières décisions du collectif et sommes résolus à œuvrer à leur aboutissement.

dication. Leur ton indique la détermination des signataires. Ils souhaitent des réponses concrètes au plus tard à la fin de l'année. En cas d'échec des démarches legalistes, certains des signataires ont préconisé des actions plus radicales.

Une pétition sera proposée aux habitants du 18^e.

Quelle maison des associations, pour quelles associations, avec quel mode de gestion ? L'idée d'un local voué à des activités exclusivement militantes a été écartée. Les parti-

Internet : la mairie du 18^e commande une étude

La municipalité du 18^e a demandé à l'association "Informatique pour tous", qui travaille dans le cadre de l'université Paris VIII, d'étudier la possibilité de créer un service sur Internet, qui soit à la disposition des associations de l'arrondissement. Les universitaires de cette association ont commencé à consulter un certain nombre d'associations du 18^e à ce sujet.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

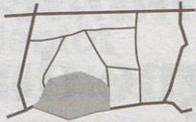
Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

(métro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

Montmartre



Derrière les sourires aux touristes, de sourdes polémiques et des rivalités divisent les artistes et portraitistes.



Nicolas Gallon

Le feu couve chez les artistes de la place du Tertre

À l'ouverture de la saison touristique, la controverse est relancée sur le statut des artistes, portraitistes, silhouettistes, qui travaillent sur la place du Tertre et alentour. Pour deux raisons : d'une part, la réglementation du "carré aux artistes", au centre de la place, vient d'être remise en vigueur. D'autre part on attend d'un jour à l'autre la parution d'un arrêté du préfet de police concernant les portraitistes "ambulants", ceux qui sollicitent les touristes en dehors du "carré". Tout cela suscite des débats assez vifs.

Arrêtés annulés et rétablis

Un peu d'histoire. Depuis 1983, une série d'arrêtés du maire de Paris attribuaient des emplacements sur le "carré aux artistes" à un certain nombre de peintres et dessinateurs portraitistes, en nombre limité. Par ailleurs, en 1990, un arrêté du préfet de police a interdit aux portraitistes de travailler en dehors de ce carré. La police pouvait donc verbaliser contre les artistes "ambulants". Ce système très cadré était critiqué par beaucoup d'artistes. On parlait de restriction de la liberté de travailler, de "magouilles", de copinages...

En 1995, sur requête d'une association d'artistes, un tribunal a annulé les arrêtés du maire et du préfet. Du coup, durant environ trois ans, il n'y a plus eu besoin d'autorisation nulle part.

Nouveau coup de théâtre : voici qu'en février dernier, le maire de Paris ayant fait appel, le Conseil d'Etat a remis en vigueur l'arrêté concernant l'attribution des emplacements sur la place du Tertre (voir *le 18e du mois* n° 38). En ce qui concerne les "ambulants", le préfet de police, pour sa part, n'a pas fait

appel ; mais on sait qu'il prépare un nouvel arrêté, rédigé de telle façon que, cette fois, il soit inattaquable juridiquement.

Le 28 mai, donc, la commission d'attribution des 140 emplacements sur le "carré aux artistes" s'est réunie, sous la présidence du maire du 18e Daniel Vaillant. Elle comprend, entre autres, des représentants des associations "concernées".

Fait nouveau : la mairie du 18e avait fait admettre que seules des associations d'artistes en feraient partie ; l'association des commerçants et riverains de la place du Tertre, qui y siégeait autrefois, a été écartée - ce qui paraît avoir une certaine logique :

■ Dominique Dajevic, présidente de l'Adapt

(L'Adapt, association d'artistes, regroupe entre autres des portraitistes "ambulants". C'est elle qui avait contesté en justice les arrêtés du maire et du préfet.)

«Nous avons siégé à la commission, et certains de nos adhérents ont obtenu une autorisation de travailler sur le "carré aux artistes", mais cela ne signifie pas que nous soyons favorables à ce système. Nous sommes contre l'attribution nominative des emplacements, nous préférons un système de badges et la libre circulation. Et nous défendons la liberté de travailler en dehors du "carré" ; si le nouvel arrêté du préfet ne répond pas à nos attentes, nous sommes prêts à nous battre.

Cependant, nous en sommes conscients, on ne peut pas autoriser n'importe quelles personnes, en nombre illimité, à travailler au sommet de la Butte. On ne peut pas éviter un "numerus clausus", pour de simples raisons d'ordre public.

Il faudrait délimiter la zone dans laquelle les portraitistes seraient admis à circuler et à travailler ; les abords du Sacré Cœur, par exemple, en

s'agissant de choisir les artistes autorisés sur le "carré" (c'est le seul rôle de la commission), on ne voit pas en quoi les patrons de cafés et restaurants seraient plus compétents que les artistes eux-mêmes.

Autre fait nouveau : l'association d'artistes qui avait porté plainte en justice contre les arrêtés du maire et du préfet, l'Adapt, a fait partie pour la première fois de cette commission. Cette association compte parmi ses membres des portraitistes "ambulants".

Nous avons recueilli les points de vue de quatre personnalités ayant sur cette affaire des points de vue différents et même opposés.

seraient exclus, comme c'est déjà le cas actuellement, les artistes n'y vont pas.

D'autre part, nous ne sommes pas des défenseurs du travail "au noir", nous acceptons donc que seuls ceux qui cotisent à la Sécurité sociale des artistes puissent travailler ici.

Mais la logique de la décision du Conseil d'Etat aboutit à faire de la place du Tertre non plus un espace public, mais un espace privatif dont la Ville de Paris peut disposer librement ; à la limite, elle pourrait en confier la gestion à un entrepreneur privé, comme pour les marchés. Nous sommes hostiles à ce principe. Les rues et les places, y compris la place du Tertre, doivent rester des espaces publics.

Par ailleurs, et pour prévenir les mauvaises manières de certains artistes, nous souhaitons une auto-organisation, une auto-discipline collective. Il y a quelques années, nous

avons mis au point entre adhérents de l'Adapt une charte de bonne conduite qui, entre autres choses, limitait les prix pratiqués.»

■ Nicole Matthieu, présidente de "Carré ouvert"

(Cette association regroupe les peintres travaillant sur la place du Tertre, et non les portraitistes.)



Nicolas Gallon

«Les conditions de travail des artistes du "carré" et des "ambulants" sont complètement différentes. Les premiers disposent d'un emplacement de 1 m² pour deux personnes travaillant à tour de rôle. Les seconds vont où bon leur semble et leurs activités sont incontrôlables...

Pour notre part, notre problème, c'est le partage de la place entre commerçants et artistes. Il y a sept cafés qui se partagent 80 % de la place du Tertre. Nous avons proposé un autre plan, permettant aux artistes de travailler sur des emplacements plus grands. J'espère qu'il n'est pas entré et que nous pourrions en discuter avec la mairie de Paris.»

■ George Behrakis, président du "Collectif des artistes montmartrois"

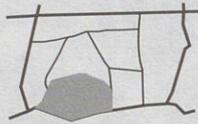
(Cette association s'est toujours montrée partisane d'une réglementation stricte et d'une limitation du nombre d'artistes autorisés.)

«La réglementation a arrangé les choses. Quand je suis arrivé en 67, il n'y avait que de la terre battue sur la place du Tertre, et pas de réglementation du tout. Les cafés occupaient beaucoup plus de place que maintenant. J'ai participé moi-même au tracé des emplacements réservés respectivement aux artistes et aux terrasses de cafés. La police a imposé des barrières aux terrasses de cafés et veille à ce qu'on ne les déplace pas. On ne peut donc pas dire que la place réservée aux artistes diminue. Il y a une complémentarité entre restaurateurs et artistes place du Tertre.

Les nouveaux postulants pour un emplacement dans le "carré aux artistes" sont chaque année au maxi-

(Suite page 6)

Montmartre



PORTRAIT

Le Fauteuil hanté, un restaurant imprégné du souvenir de Gaston Leroux

(Suite de la page 5)

mum une vingtaine, et le choix se porte sur ceux dont la demande est la plus ancienne.

Quant aux autres, ils ont choisi une autre méthode de travail ; il est évident qu'il est plus facile d'aller au devant des touristes que de les attendre assis sur une chaise. Je regrette seulement que parmi les "ambulants", il y en ait beaucoup qui n'ont pas le statut d'artistes. Ils ne sont pas affiliés à la Maison des Artistes, qui gère notre système de Sécurité sociale, et ils ne cotisent donc pas. Il y a là une concurrence déloyale.

Je pense par ailleurs qu'il faudrait créer d'autres lieux où les artistes pourraient exposer leurs œuvres.»

■ André Roussard, président du Syndicat d'initiative de Montmartre

(Le local du Syndicat d'initiative est situé place du Tertre, et M. Roussard joue un rôle dans la "gestion" de la place. Il a notamment obtenu, à deux reprises, la fermeture de la place au public au profit de congrès qui bancaient dans les restaurants voisins, ce qui a suscité des polémiques.)



Noël Monnier

«Les portraitistes "ambulants" se placent aux entrées de la place du Tertre, et les jours de grande affluente touristique ils peuvent être jusqu'à 300, bloquant presque le passage. Ils racolent les passants et font une concurrence déloyale aux artistes autorisés qui, eux, sont contraints de rester à la même place (et qui d'ailleurs paient une redevance, 120 francs par an).

Je considère que la plupart des ces "ambulants" n'ont pas leur place ici, il y en a même qui se comportent comme de véritables brigands. Personne n'en veut, ni les commerçants, ni les riverains, ni les artistes réglementés, ni les touristes.

L'Adapt, qui veut les représenter, est minoritaire, elle a seulement entre 40 et 60 adhérents.

Je ne suis pas par principe contre une réglementation par des badges, mais sur quels critères ? Et comment faire respecter une réglementation ? Jusqu'à aujourd'hui, ceux qui étaient en infraction n'avaient comme sanction que des amendes dérisoires par rapport aux profits qu'ils font et qui peuvent être énormes. Nous vivons dans un climat général beaucoup trop laxiste...»

Recueillis par Ludovic Maire

Au 106 de la rue Lepic, tout en haut sur la Butte, un restaurant à l'enseigne du *Fauteuil hanté*. Avec «un grand cri déchirant humain», le promeneur pousse la porte. C'est bien un restaurant avec ses petites tables rondes ou carrées éclairées par des bougies. Il y a des chaises et même deux fauteuils qui n'ont pas l'air hantés mais y flotte un «parfum», un «mystère», un «fantôme»... on se retient de lancer «Fatalitas !»

Dans ces lieux, tout rappelle le souvenir de Gaston Leroux (1868-1927), journaliste, feuilletoniste, homme de théâtre, le père de *Rouletabille* et de *Chéri-Bibi*. Aux murs : des gravures, des peintures, des photos, des affiches.

Ce sont les portraits, bons vivants, de Gaston et de son frère Joseph qui fut chansonnier à Montmartre, directeur du Grand Guignol et compagnon d'Aristide Bruant. Ce sont aussi des affiches et photos des films tirés des œuvres de Gaston Leroux, et même des coupures de presse, le strip *Chéri-Bibi* qui fit les beaux jours de la page BD de *France Soir* entre 1950 et 70, dessiné par Bernad et dont le scénario était dû à Gaston Leroux fils, lui-même journaliste.

Voici encore des étagères, incongrues dans un restaurant, chargées de livres signés Gaston Leroux en éditions de poche, certains des années 20, certains même venus d'ailleurs (*Das phantom der Oper* y côtoie *Il fantasma della Opera*).

Pourquoi cet amour pour Gaston Leroux ? Amour naturel, amour filial puisque Véronique Dubrulle-Leroux, qui a ouvert, avec Arnold son ami, le restaurant en juin dernier, est l'arrière-petite-fille de Gaston Leroux, et la



Valérie Stafetta

Véronique Dubrulle-Leroux, qui a ouvert le restaurant avec son ami Arnold, est l'arrière-petite-fille du romancier populaire Gaston Leroux.

petite-fille de Gaston fils. Les souvenirs sont de famille, le plaisir de cuisiner et bien manger aussi. (Ah, cette recette de morue à l'espagnole préparée par la fidèle la Ficelle pour Chéri-Bibi au moment le plus pathétique du roman *Les Cages flottantes*...)

Véronique, dans la restauration depuis quatorze ans mais en banlieue parisienne auparavant, n'a pas hésité pour baptiser son restaurant d'un des titres de l'arrière-grand-père. Elle a cependant balancé un temps entre *Le Fauteuil hanté* et *Le Parfum de la dame en noir*, mais, dit-elle en riant, «je ne me voyais pas sempiternellement en noir, surtout l'été».

Le Fauteuil hanté donc. Et déjà, une clientèle d'habitueés de voisinage et puis les autres, ceux qui s'étonnent

du nom et du cadre, ceux qui au contraire sont des fans de Gaston Leroux et tout ravis de le voir revivre. Il y a même des touristes étrangers enchantés, des touristes qui le connaissent bien: «*Ses œuvres se sont très bien vendues à l'étranger, mieux qu'en France peut-être même. Les Américains lui ont acheté dès 1920 les droits cinématographiques du Fantôme de l'Opéra et il y a des collègues aux Etats-Unis où l'on apprend le français dans Gaston Leroux*», déclare Véronique. (Now, boys, translate: «*The presbytery has kept all its charm and the garden its brilliance*»...)

Aux commandes, au service comme aux fourneaux - ceux-ci se trouvent derrière le bar, au sus et à la vue de tous, «*Je n'ai rien à cacher*», dit-elle - Véronique officie : cuisine française traditionnelle avec une pointe méridionale rappelant le Nice arrière-grand-paternel, et cuisine de Madagascar à la demande également (Véronique eut un mari malgache).

Elle mijote ses plats dans des casseroles et des poêlons qui lui viennent aussi de famille. Peut être ceux mêmes qui servaient au «chahut» dans les années 1910-1920. En effet, quand Gaston Leroux écrivait un roman, lorsqu'il en était aux dernières pages, la maçonnerie se terrait, se taisait. Puis il terminait, inscrivait le mot FIN et il tirait un coup de revolver. Signal attendu : toute la famille se déchaînait et parcourait la maison en hurlant et en tapant sur cloches, marteaux, casseroles, couvercles... en un tintamarre qui se terminait par du champagne.

Marie-Pierre Larrivé

□ *Le Fauteuil hanté* : 106 rue Lepic, 75018 Paris. 01 42 64 42 97. Ouvert jusqu'à 2 h du matin. Menus le midi à 69 F, le soir à 89 et 119 F ou carte avec des entrées entre 30 et 40 F et des plats entre 65 et 80 F.

Le Fauteuil hanté, le livre

L'Académie française est secouée par une humiliation sans nom : personne ne veut se porter candidat au fauteuil vacant de Mgr d'Abbeville récemment décédé. Les Quarante condamnés à n'être que trente-neuf ! Pourquoi ? Parce que ce fauteuil est hanté, trois candidats s'y sont succédé, trois immortels qui en sont morts avant de s'y asseoir. Miracle, un brave homme, un homme brave ose braver la malédiction : Jules-Louis-Gaspard Lalouette, marchand de tableaux et d'antiquités. Il sera académicien malgré un tout petit détail... il ne sait pas lire.

Gaston Leroux a écrit en 1909 Le Fauteuil hanté, roman policier fantastique à l'humour échevelé. On découvre en route un vieil maléfique, un savant fou, un mage inquiétant, un géant et quelques molosses... et on entend ce "grand cri déchirant humain" qui pétrifie les valeureux

académiciens mais les met sur la piste du "plus grand crime du monde".

35 romans

Gaston Leroux (1868-1927), un maître du roman populaire français, a créé deux personnages célèbres : le reporter Rouletabille (Le Parfum de la dame en noir, Rouletabille chez le tsar, etc.) et l'ancien forçat Chéri-Bibi ("Fatalitas !"). Parmi ses 35 romans, plusieurs connurent un succès mondial : Le Fantôme de l'Opéra, La Poupée sanglante... Doué d'une imagination et d'un humour délirants, Leroux parsème ses livres de formules mystérieuses, poétiques ou saugrenues, inoubliables comme des diamants dans une vitrine de brocanteur. Ainsi la fameuse : «Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat» (dans Le Mystère de la chambre jaune, premier roman avec Rouletabille).

Le Montmartrobus bientôt tout électrique

Annnonce faite par la RATP au ACICA du 25 juin (voir page 3) : de nouveaux bus électriques vont être achetés et affectés en priorité au Montmartrobus, qui sera ainsi, dans un délai relativement bref, entièrement équipé en véhicules électriques.

Des ballons contre la pollution

Poursuivant leur action pour une limitation de la circulation automobile à Montmartre, les Verts du 18e organisaient dimanche 14 juin une journée "Des ballons contre la pollution". Après avoir bloqué la circulation toute une journée en novembre 1997, ils avaient décidé cette fois d'organiser des jeux de ballons dans les rues, profitant de l'impact médiatique de la Coupe du monde.

L'action s'est limitée à la rue des Abbesses. Dès 11 h, plusieurs dizaines d'écologistes ont bloqué aux extrémités pendant deux heures cette rue commerçante rendue aux piétons, aux poussettes, aux vélos et aux sportifs en herbe qui ont pu taper dans une balle au milieu de la chaussée.

Plusieurs centaines de riverains et de promeneurs ajoutèrent leur nom en bas de la pétition qui avait déjà recueilli 2 800 signatures en novembre 1997. Le seul incident fut provoqué par une automobiliste irascible qui fonça dans des manifestants, brisa le piquet d'une banderole et manqua de renverser des enfants qui jouaient.

Le déjeuner organisé à la fin de l'opération sur la place des Abbesses s'est déroulé dans la bonne humeur.

Plusieurs heures après les faits, deux manifestants écologistes qui avaient participé à l'opération ont été interpellés alors qu'ils rentraient chez eux, par des policiers qui les avaient suivis et qui leur reprochaient d'avoir porté des coups sur la voiture qui forçait le barrage. Menottés (!), ils ont été conduits au commissariat, puis relâchés au bout de deux heures.

**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Mimogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Un concours de dessins était organisé parmi les enfants sur le thème : "Dessinez votre boulevard". Plus de cent dessins ont été réalisés, et exposés les 20 et 21 juin à l'Espace Lautrec, rue Germain Pilon. Ci-dessus, un des dessins primés : Héloïse Pujol-Latour, 7 ans et demi, a imaginé un boulevard sans voitures, sur lequel les enfants peuvent circuler en vélo, entre les petites fleurs qui poussent sur la chaussée...

Boulevards en fête - et en lutte contre les autocars

"Boulevards en fête" samedi 6 juin entre Pigalle et Anvers : le Collectif des riverains pour la reconquête des boulevards Clichy et Rochechouart avait organisé une fête revendicative, pour sensibiliser la population à leur demande d'interdiction totale du stationnement des autocars de tourisme tout le long de ces mêmes boulevards.

De 11 h à 22 h, le terre-plein était investi : mini-tentes, tréteaux, stands à la file.

Côté revendication, une pétition à signer, des affiches proclamant

en toutes langues «Touristes oui, pollution par les cars non», et panneaux de photos, les unes montrant ces mêmes boulevards hier libres de circulation, et d'autres montrant d'autres boulevards d'aujourd'hui (Richard Lenoir à Paris mais aussi les ramblas de Barcelone ou le mail de Béziers) où le piéton est roi.

Côté fête, des jongleurs, des clowns, des petits orchestres, une conteuse, des ventes-dédicaces de livres («Les artistes de Paris-Montmartre», «Les mystères du Sacré-

Coeur»), un espace spécial enfants avec tout le matériel pour dessiner de beaux paysages urbains qu'on affichait tout autour, et enfin plein de petits étalages offrant à boire et à manger, assis à table s'il vous plaît.

Pendant ce temps-là, les cars stationnaient tranquillement, en mur continu, des deux côtés du terre-plein, moteurs tournant à l'arrêt comme d'habitude... et les chauffeurs assoiffés venaient acheter des sodas revendicatifs - qu'on ne leur refusait pas, on n'est pas des bêtes!

Des vélos pour l'été rue Lepic

Il y a 28 enfants dans le CM2 de Chantal Picarle à l'école primaire rue Lepic, et en guise de distribution de prix de fin d'année, 28 vélos, des VTT tout rutilants. La classe a bien gagné ces vélos : elle a remporté, devant 5 000 autres participantes, le premier prix de la Croisade pour nos meilleurs amis, organisée par la «Fondation Adrienne et Pierre Sommer pour les animaux» (filiale de la Fondation de France).

Il s'agissait de réaliser, pendant l'année scolaire, une fresque animalière en neuf dessins sur neuf thèmes imposés : les animaux de la préhistoire ; les animaux dans l'histoire ; les animaux dans notre assiette ; l'expérimentation animale ; chiens, chats et animaux de compagnie ; les services que nous rendent les animaux ; les lois et la création de la SPA ; l'Euro-protection ; et enfin : notre responsabilité devant



Ces vélos, les écoliers de la rue Lepic les ont gagnés en obtenant le premier prix du concours "Croisade pour nos meilleurs amis".

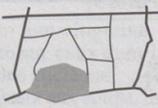
les animaux que nous adoptons.

Au lieu de coller «bêtement» leurs neuf dessins à la suite, les enfants ont dessiné, style art naïf, une rue de près de trois mètres de long. Les façades se soulèvent et on découvre des appartements, une école, des magasins, un musée, un labo... neuf saynètes répondant aux neuf thèmes imposés.

Travail collectif : réalisation artistique mais aussi recherche documentaire, apprentissage du civisme, révision du programme d'histoire et de sciences nat, aperçus sur la culture... Chantal et ses petits ont bien mérité leur prix, et les VTT qui ont été remis jeudi 18 juin aux lauréats, tous présents à l'appel.

M.P.L.

Montmartre



Les voisins de Patachou veulent faire cesser une vie de patachon.

La place du Tertre semble comme à l'habitude : livrée au flot de touristes, balayée par l'activité des serveurs, colorée par les tableaux des peintres. Pourtant derrière la vitrine du restaurant "Patachou" la colère gronde. Le propriétaire de l'établissement, Henri Borde, assigné en référé par son voisin M. Long (propriétaire de deux autres restaurants place du Tertre), vient d'être condamné à rabaisser sa terrasse de 39 cm, sous astreinte de 50 000 F par jour. «Regardez, s'insurge le propriétaire des lieux en pointant du doigt les fenêtres de son accusateur. *Ma terrasse et ma véranda ne gênent pas sa vue, son appartement est au-dessus. En fait, il est jaloux.*» Contacté par le 18e du mois, M. Long n'a pas jugé nécessaire de répondre à ces propos.

Sans permis de construire

La construction de la terrasse est difficile à dater. L'établissement possède depuis toujours un jardin, qui a été ouvert au public en 1987, dix ans après l'ouverture de "Patachou". Petit à petit, des travaux de terrassement ont été accomplis et un parapet dressé à l'extrémité. Ce qui a mis le feu aux poudres et engendré le dépôt de plainte, c'est la construction d'une véranda en 1996. Tous ces travaux ont été effectués sans permis de construire et en empiétant de 30 m² sur un espace vert protégé.

Pour l'heure, l'affaire est en appel (le jugement sera rendu le 1er juillet) et chez Patachou la terrasse est fermée l'après-midi, afin que des ouvriers travaillent à son abaissement. Elle est ouverte le

soir, recouverte de sable. Une partie de la plate-forme a déjà été rabaisée.

M. Long n'est pas le seul à avoir protesté contre cette terrasse. En contrebas, les habitants du 18 rue Gabrielle ont une longue liste de récriminations. Ils se plaignent de nuisances sonores (convives bruyants, accompagnements musicaux, crissement du terminal de paiement carte bleue...), lumineuses (les projecteurs installés par Patachou pour éclairer la verdure alentour donnent aussi dans les appartements voisins), visuelles (avec l'élévation d'un mur en parpaing en face du troisième étage de la propriété, qui empiète sur le tissu végétal et se révèle instable), environnementales (le terrain arboré mitoyen est encombré de rebuts de construction et détritiques divers abandonnés par le restaurant)...

De son côté, l'Association de défense de Montmartre (ADDM 18) a protesté à plusieurs reprises, et fait appel à la mairie de Paris. Celle-ci avait intenté une action au tribunal de grande instance, dont le résultat n'avait pas satisfait les riverains : «*Patachou a été condamné à 50 000 F d'amende, pour la construction du mur et de la terrasse sans permis. Mais le tribunal n'avait pas ordonné la démolition, en raison du fait que les installations ne sont pas visibles depuis la place du Tertre... et parce que la mairie ne l'avait pas demandé.*» Aujourd'hui, les riverains envisagent à leur tour une action en justice : «*Ce monsieur ne peut pas tout se permettre.*»

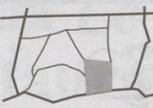
Sandra Mignot

Plus de 300 personnes au repas de quartier de la place des Abbesses



Le repas de quartier organisé le vendredi 5 juin (journée nationale des repas de quartier) sur la place des Abbesses, par l'association SOS-Abbesses et par un groupe de jeunes proches de la paroisse St-Jean-de-Montmartre, a connu un succès comparable à l'an dernier : plus de 300 convives, de tous âges, de toutes couleurs, dans une ambiance de fête qui s'est prolongée jusqu'à 2 h du matin.

Goutte d'or



Château-Rouge : les habitants ont mené l'enquête.

L'opération de rénovation du "secteur Château-Rouge", au nord de la Goutte d'Or, avance (bien que lentement).

L'enquête publique, obligatoire pour pouvoir exproprier les immeubles vétustes à démolir, a lieu à la mairie du 18e jusqu'au 3 juillet.

Les habitants du "secteur Château-Rouge" ont été invités, à partir du 8 juin, à donner leur avis sur des projets concernant la rénovation de ce secteur, qui leur sont présentés à la mairie du 18e. Cette "enquête publique" s'achèvera le 3 juillet.

Une fois l'enquête achevée, le "commissaire enquêteur" rédigera un rapport rendant compte des points de vue exprimés par les habitants. Le Conseil de Paris votera ensuite sur la mise en œuvre du projet ; il tiendra compte ou non du rapport d'enquête ; s'il n'en tient pas compte, il devra dire pourquoi. Tout cela demandera encore cinq ou six mois, peut-être plus. Après quoi les travaux pourront commencer.

Deuxième phase de la rénovation de la Goutte d'Or

Ce que la Ville de Paris appelle "secteur Château-Rouge", c'est la zone comprise entre le boulevard Barbès, la rue Doudeauville au nord, la rue Stephenson, et au sud les rues Cavé, des Gardes et Polonceau (voir carte).

La rénovation de ce secteur constituera la deuxième phase de la grande opération de rénovation de la Goutte d'Or. (La première phase, dans la partie sud de la Goutte d'Or, devrait être achevée fin 99. La deuxième phase, c'est donc le "secteur Château-Rouge". Une troisième phase, plus tard, concernera le "secteur Emile Duployé" ; voir à ce sujet le 18e du mois de novembre 97).

Les effets néfastes de la procédure de "préemption"

Ce "secteur Château-Rouge" est un quartier très dégradé. Beaucoup d'immeubles sont vétustes.

En outre, la Ville de Paris a depuis longtemps instauré un "droit de préemption" sur ce secteur : lorsqu'un immeuble ou un appartement s'y trouvait libre, la Ville était prioritaire pour l'acheter. Cette mesure avait pour but de permettre l'acquisition à l'amiable d'un certain nombre de bâtiments, en vue de la future rénovation.

Les "préemptions" ont été nombreuses ; mais comme le projet de

rénovation a pris trois ans de retard, beaucoup de logements et immeubles "préemptés" sont restés vides pendant des années, murés. Certains ont été squattés. D'autres immeubles en très mauvais état, et dont la Ville était devenue propriétaire, ont été démolis, et cela a fait des terrains vagues.

De leur côté, les propriétaires, puisqu'ils ne pouvaient plus vendre librement leurs immeubles ou leurs logements, ont cessé de les entretenir.

Bref, la procédure de "préemption" a eu dans ce quartier le même résultat que dans beaucoup d'autres : elle l'a conduit à la déchéance. Elle est pour beaucoup dans les problèmes qu'on connaît ici, spécialement autour de la rue Myrha : misère, violences et dégradations, prostitution, drogue.

La rénovation s'impose d'urgence pour remédier à cette situation.

Cette fois, il semble que les choses vont bouger. 37 immeubles en très mauvais état, dont les experts de la Ville ont jugé qu'ils ne pouvaient pas être "réhabilités", doivent faire l'objet d'une démolition-reconstruction.

Quelques-uns appartiennent déjà entièrement à la Ville de Paris ou à son office HLM, l'OPAC. Certains ont même déjà été démolis. Dans les autres, la Ville de Paris ne possède qu'une partie des loge-

Les immeubles à démolir-reconstruire

L'opération sera étalée dans le temps, en plusieurs phases.

- Phase 1 : 2, 4, 6, 8 et 10 rue Richomme (tous ces immeubles sont déjà démolis), 30 rue des Gardes/40 rue Cavé (déjà démolie), 32 Gardes, 7 Léon/34 Myrha (déjà démolie), 16 et 18 Laghouat.
- Phase 2 : 40 Myrha, 52, 54, 56, 58, 60 et 62 Myrha, 11 et 13 Léon.
- Phase 3 : 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31 Myrha, 19, 21 et 23 Léon.
- Phase 4 : 24 et 26 Laghouat.
- Phase 5 : 7 rue Laghouat.

En tenant compte des logements que la Ville de Paris a déjà acquis, cela fait en tout 191 logements à exproprier.

les habitants ont mené l'enquête.

ments, voire aucun. Il va donc falloir exproprier les propriétaires ; pour cela, il faut une "déclaration d'utilité publique", obligatoirement précédée d'une "enquête publique". (Nous donnons en encadré page 8 la liste des immeubles concernés.)

Le coût total prévu pour cette opération de rénovation est : 99,1 millions de francs pour le foncier (achat des terrains et bâtiments), 6 MF pour les démolitions, 147,7 MF pour les constructions.

Les quatre remarques de "Paris-Goutte d'Or"

Les associations du quartier étaient appelées à donner également leur avis. L'association Paris-Goutte d'Or (PGO), pour sa part, a insisté sur quatre points :

1. Le projet soumis à l'enquête publique prévoit que, conformément à la loi, les occupants des logements expropriés se verront proposer un logement «*répondant à leur situation de famille et à leurs ressources, dans l'arrondissement ou un arrondissement voisin.*» Ce n'est pas suffisant, estime PGO. La Ville de Paris s'était engagée à ce que les personnes et les familles expulsées soient relogées dans le quartier.

2. Dans le programme de constructions nouvelles, la Ville de Paris prévoit qu'il n'y aura qu'un tiers de grands logements (4 pièces et plus), alors qu'habituellement, dans ce genre d'opérations, il y en a la moitié. La Ville justifie cela en expliquant que déjà, dans les appartements qui vont être démolis, il y a peu de grands logements. Oui, répond PGO, mais c'est parce que beaucoup de logements actuels sont surpeuplés. Il faut revenir à la norme : 50 % de logements de 4 pièces et plus.

3. PGO demande qu'on ajoute à la liste des immeubles à démolir-reconstruire trois autres, qui sont si dégradés qu'ils ont été récemment interdits à l'habitation par décision du préfet pour raisons de sécurité. Il s'agit du 19 et du 30 rue Affre et du 6 rue Léon.

4. Le projet présenté à l'enquête publique déclare qu'il n'y a pas lieu de prévoir des équipements collectifs nouveaux (loisirs, jeunesse, culture, santé...) car, dit-il, il y en a déjà suffisamment, notamment dans la partie sud de la Goutte d'Or déjà rénovée. PGO souhaite qu'on réexamine cette question. Elle demande notamment que les ateliers d'artistes du 54 rue Myrha (qui doit être démolie) fassent l'objet d'une réinstallation. ■

Nicolas Gallon



Le 10 juin, les parents ont manifesté devant l'Hôtel de Ville pour demander la réouverture de la crèche dans les délais les plus rapides possibles.

La crèche de la rue Affre : incertitude sur la date et les conditions de sa réouverture.

Après le dépôt de bilan de l'association qui la gérait, cette crèche privée laïque a fermé et les enfants ont été répartis dans les autres crèches de la Goutte d'Or.

La crèche de la rue Affre est fermée. Les enfants ont été répartis dans les autres crèches de la Goutte d'Or, ce qui n'a pas été facile car le nombre de places est déjà trop restreint. Le 10 juin, les parents de la rue Affre ont manifesté devant la DASES (Direction de l'action sociale, de l'enfance et de la santé) et à l'Hôtel de Ville. Un fonctionnaire les a reçus dans la rue, mais ils n'ont pu obtenir aucune précision, sinon l'assurance que la Ville de Paris, propriétaire des locaux, avait l'intention de leur conserver leur vocation de crèche.

Mais on ignore quand ils rouvriront et dans quelles conditions.

Cette crèche, qui accueillait 70 enfants lorsqu'elle fonctionnait à plein, était une crèche laïque privée, dépendant d'une association qui, incapable de faire face aux nécessités de la gestion, a été mise en liquidation judiciaire. Ces derniers mois, comme des travaux de remise en état des locaux étaient prévus, il n'y avait plus que 40 enfants ; cela a entraîné une diminution des subventions, et le dépôt de bilan.

Les difficultés de cette crèche

venaient notamment d'un changement du mode de financement des crèches privées agréées. Autrefois, celles-ci touchaient une subvention de la Caisse d'allocations familiales versée au prorata du nombre d'enfants, et la Ville de Paris prenait en charge ensuite le reste du coût, que la gestion soit saine ou qu'elle soit déficitaire. Il y a deux ans, l'Hôtel de Ville a changé de politique : des exigences précises et rigoureuses ont été posées en matière de gestion comptable. Les associations qui n'ont pas su s'adapter se sont trouvées très vite en difficulté.

Reclassement des salariés incertain

Les 18 salariés de la crèche de la rue Affre ont été licenciés. Seront-ils reclassés ? La Ville déclare s'y efforcer, mais plusieurs d'entre eux n'ont pas de qualification reconnue par un diplôme, et un certain nombre ne sont pas de nationalité française ; pour eux, rien n'est garanti.

Les travaux de remise en état des locaux vont maintenant être effectués par la Ville ; la crèche restera fermée pendant leur durée. Deux points de vue se sont opposés pour la réouverture ultérieure. La municipalité du 18e aurait souhaité qu'elle soit gérée directement par la Ville. Mais l'Hôtel de Ville n'y est pas favorable et préfère la confier à une autre association.

Laquelle ? Pour le moment, une candidature est sur les rangs : celle de l'association Mowgli. Celle-ci, dont la gestion est parfaitement saine, gère actuellement deux autres crèches de 15 places chacune, mais a besoin d'y faire des travaux ; les locaux de la rue Affre lui seraient utiles. Mais cette solution signifierait que, lorsque la crèche rue Affre rouvrirait, elle n'offrirait plus, au moins pendant une certaine durée, 70 places mais 55 ou 40 (les 15 ou 30 autres étant utilisées pour "reloger" provisoirement les enfants de Mowgli)... ■

En clôture de la Fête de la Goutte d'Or

Africando : la diaspora noire en musique

Commencée le 26 juin, la Fête de la Goutte d'Or s'achève samedi 4 et dimanche 5 juillet par deux concerts (19 h sur le podium rue Polonceau, spectacles gratuits) : samedi, Khaldoun (raï-flamenco) et le Septeto Turquino (Cuba) ; dimanche, Rani (raï) et le groupe Africando, qui clôturera la fête avec ses rythmes de salsa à la sénégalaise.

L'Afrique et ses descendants réunis dans un groupe : tel est l'objectif d'Africando. Créée en 1993, cette formation réunit différents chanteurs issus de la diaspora noire et de l'Afrique : Medoune Diallo et Nicolas Meinheim, véritables stars sénégalaises, Eugène Shoubou, haïtien (et par ailleurs chanteur du groupe de compas Tabou Combo), Gnonnas Padros (béninois), Tabuley Rochereau (congolais), Sekouba Bambino (guinéen)... Tous les membres poursuivent également une carrière solo. Chaque année, de nouveaux chanteurs intègrent la formation, similaire aux *Fania All Stars*, sorte de label qui réunit divers musiciens cubains pour des albums ou des séries de concerts.

Le travail d'Africando (qui signifie en wolof "l'Afrique réunie") a pour but de réunir toutes les formes musicales issues de la déportation des esclaves. Il retravaille rumba, salsa et autres rythmes latino-caribéens à la sauce sénégalaise (même si de nombreux textes sont aussi en espagnol et quelques uns en français). Le troisième album du groupe (*Gombo salsa*) s'est vendu à 240 000 exemplaires. Et cette année, Africando est nommé aux Koras (équivalent des victoires de la musique pour la diaspora noire) comme meilleur groupe pour son quatrième CD : *Baloba* (sorti en avril dernier).

Celui-ci se veut une contribution au 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Il emprunte beaucoup au son

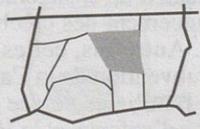
cubain. Et pour cause : la direction musicale en est assurée par Boncana Maïga, compositeur malien qui a étudié neuf ans à Cuba. Très acoustique, il retient de bongos et de maracas, de cuivres et de contrebasses. On y trouve également deux reprises étonnantes accommodées à la mode salsa : *Aïcha* (la chanson de Jean-Jacques Goldmann interprétée par Khaled) et le fameux titre d'Edith Piaf *La vie en rose*.

Ce 5 juillet au square Léon, Gnonnas Padros, Medoune Diallo, Sekouba Bambino et Ronnie Barro seront un peu chez eux, puisque leur maison de production est installée non loin de là, rue de la Chapelle. Des extraits de leurs quatre albums seront joués.

Sandra Mignot

Daniel Maunoury

Simplon



Jardin Boinod : c'est (peut-être) parti

Promis par la Ville de Paris, attendu depuis longtemps par les habitants du quartier Amiraux-Simplon, le jardin public prévu entre la rue Boinod et la rue des Poissonniers pourrait bientôt entrer dans la réalité. Si l'on en croit Mme de Panafieu...

Cette fois, c'est donné comme sûr : les travaux devraient commencer durant l'hiver 98-99 pour le grand jardin public qui s'étendra entre la rue Boinod et la rue des Poissonniers. Et ils devraient s'achever au début de l'an 2000. Mme de Panafieu, adjointe au maire de Paris chargée des parcs et jardins, l'a annoncé à l'association du quartier *Mieux Vivre au Simplon*, dont elle a reçu les représentants le 19 juin. Elle leur a présenté les plans (provisoires).

Cette annonce demande toutefois à être confirmée : renseignements pris, actuellement pas un sou n'est prévu pour cela dans le budget d'investissements de Paris en 1999. Des crédits sont prévus pour le square Léon et les jardins Willette, rien pour Boinod.

Des jeunes occupent les baraquements et refusent d'en être délogés.

Actuellement, sur une partie de la surface du futur jardin Boinod, il y a un terrain vague, dans un coin duquel on a aménagé un petit espace sportif, avec deux poteaux de basket, bien utilisés par les jeunes du quartier, et une table de ping-pong en ciment, qui l'est beaucoup moins.

Sur l'autre partie de la surface, il y a des baraquements préfabriqués, qui dépendaient encore, il y a quelques semaines, du collège Gérard Philipe situé de l'autre côté de la rue Boinod. La présence de ces préfabriqués est, paraît-il, une des raisons qui ont retardé longtemps la création du jardin public : le collège les utilisait rarement mais, disait-on, refusait d'en être privé. De leur côté, les jeunes du quartier, n'ayant aucun espace à eux, aucun équipement, lorgnaient sur ces baraquements.

Dans la nuit du 4 à 5 avril dernier, ces locaux ont été saccagés : grillage renversé, portes cassées, câbles électriques sectionnés, etc. ; l'enquête de police n'a pas permis de savoir par qui. Depuis, des jeunes les occupent en permanence. Ils y traînent, ils y tchatchent, ils y font de la musique. Et le collègue Gérard Philipe a officiellement renoncé à les utiliser.

La première phase des travaux du futur jardin devrait être la démolition de ces préfabriqués. Elle est prévue pour cet été. Elle risque de poser quelques problèmes. Il n'est pas sûr que les jeunes qui les occupent s'en laissent déloger facilement. Certains ont proclamé que, si on essaie de les chasser, ça chauffera.

En outre, le bruit court que peut-être il y a dans les parois des baraquements un revêtement d'amiante. La mairie de Paris recherche les dossiers de construction pour le savoir. Si oui, s'il y a de l'amiante, les travaux de démolition seront beaucoup plus délicats et plus longs...

Un passage piétonnier prolongera la rue Hermann Lachapelle.

Dans le futur jardin, le terrain de sport devrait être maintenu, mais il serait transporté de l'autre côté, vers la rue des Poissonniers. L'association *Mieux Vivre au Simplon* a d'ailleurs suggéré qu'on crée, de l'autre côté de la rue des Poissonniers, sur un terrain qui pour le moment appartient à la SNCF, une sorte de maison des jeunes, selon des modalités et avec un encadrement qui sont à discuter.

A l'extrémité sud du jardin, un passage piétonnier serait créé, dans le prolongement de la rue Hermann Lachapelle. Entre ce passage piétonnier et

la rue du Simplon, il y aura une zone d'immeubles. Certains existent déjà, d'autres doivent être construits sur l'emplacement d'anciens bâtiments vétustes qui ont été abattus. Les travaux d'aménagement de cette zone devaient, en principe, commencer en mars 1999. Il semble maintenant qu'ils seront retardés. La Ville de Paris se demande en effet si elle ne va pas installer là la nouvelle école maternelle prévue pour le quartier. (*Mieux Vivre au Simplon*, pour sa part, préférerait que cette école soit plutôt située dans le secteur rue du Roi d'Alger - rue Neuve de la Chardonnière.)

L'intervention de Patrick Stéfani fait réagir Daniel Vaillant.

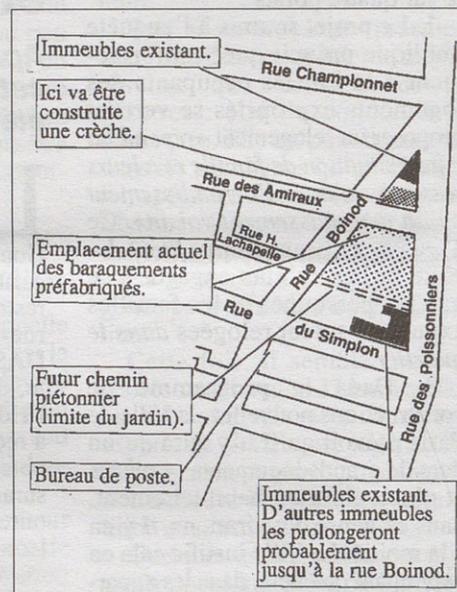
Une dernière anecdote, pour nourrir la petite histoire politicienne du 18e. L'entrevue entre *Mieux Vivre au Simplon* et Mme de Panafieu avait été obtenue par Patrick Stéfani, qui y était présent.

Patrick Stéfani (RPR), battu par Christophe Caresche (PS) lors des législatives de 97, n'est pas député du secteur, il n'est pas conseiller d'arrondissement ni conseiller de Paris. Il a été dans le passé salarié de la Ville de Paris, avec le titre de conseiller de Jean Tibéri (dans des conditions d'ailleurs fort discutées), mais il ne l'est plus. Il est conseiller régional, mais les problèmes de parcs et jardins ne relèvent pas du conseil régional. Et il n'habite pas le quartier Simplon (ni d'ailleurs le 18e). Théoriquement, il n'est donc concerné en rien par cette affaire. Mais il a des amitiés à l'Hôtel de Ville, et il est très actif. Il obtient

ainsi pour telle ou telle association ce que la mairie du 18e, par les voies normales, ne réussit pas à obtenir.

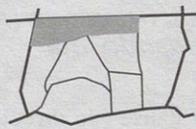
Le maire du 18e, Daniel Vaillant, s'est inquiété de cette situation paradoxale. A la dernière réunion du conseil d'arrondissement, le 15 juin, il a fait voter par sa majorité un vœu demandant une meilleure concertation sur l'aménagement du quartier Amiraux-Simplon. Et comme un conseiller de droite déclarait : «*Mais il y a une concertation, la preuve, c'est que l'association du quartier va être reçue dans quelques jours à l'Hôtel de Ville*», Daniel Vaillant précisa sa pensée : «*Comment parler de concertation quand la municipalité du 18e, formée des élus de l'arrondissement, n'est même pas tenue au courant ?*»

Noël Monier



En gris clair, l'emplacement du futur jardin.

Porte Montmartre



Fête à la Porte Montmartre

Malgré une grosse averse, la fête de la Porte Montmartre, le 6 juin, a rassemblé de nombreux habitants du quartier. Concours de pétanque, de jonglage (football), de dessins, jeux d'adresse, théâtre, chants, danses, démonstration d'arts martiaux, expositions... (Contre, danse flamenco.)



Dan Aucante

20 groupes pour la Fête de la musique

La Fête de la musique, le 21 juin, a aussi fourni aux jeunes de Clignancourt et de la Porte Montmartre la possibilité de montrer leurs talents

sur le terrain de pétanque du Club 18. Mamadou et Oussène avaient travaillé depuis plusieurs mois sur ce projet. Vingt groupes venant du 18e et du 17e y

ont participé : rap, new jack, ragga...

Jusqu'à 2 heures du matin, dans une bonne ambiance, ce fut une complète réussite

Montmartre gagne la Coupe de Paris

Les footballeurs de l'Olympique Montmartre (voir l'article dans notre dernier numéro) ont terminé leur saison par une victoire, battant 2-0 Paris Alésia en finale de la Coupe de Paris, après s'être procuré d'innombrables occasions de but.

Leurs adversaires, il est vrai, étaient nettement moins bien classés

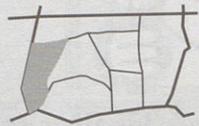
qu'eux, mais les joueurs de la Porte Montmartre ont eu le mérite d'aborder ce match avec le sérieux nécessaire.

Montmartre confirme ainsi son rang de quatrième club de la capitale, derrière le PSG, le Paris FC et le CA Paris (nouveau nom du CA 14e).

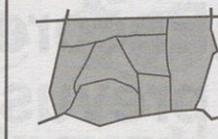
Beau résultat pour un club entièrement amateur,

un authentique club de quartier. Et qui ne dispose même pas pour s'entraîner d'un terrain en bon état : son terrain au stade Bertrand Dauvin n'a toujours pas de pelouse, le sol est de terre dure et de cailloux, et il n'est toujours pas prévu de crédits pour lui dans le projet actuel de budget de la Ville de Paris pour 99 !

Grandes Carrières



L'affaire des ossements du terrain Bretonneau



Les travaux ont commencé sur le terrain de l'ancien hôpital Bretonneau. Un nouvel hôpital gériatrique y sera construit, ainsi que 85 logements. La découverte d'ossements sur le terrain avait retardé le début des travaux.

Les travaux de fondations ont commencé en juin sur le terrain de l'ancien hôpital Bretonneau. Au cours d'une nouvelle réunion d'information, il y a un mois à la mairie du 18^e, l'Assistance publique a présenté aux habitants du quartier le dernier état du projet. Elle a fourni quelques précisions nouvelles (voir ci-dessous). Et elle s'est étendue sur une affaire qui a provoqué certaines controverses, et qui a retardé assez sensiblement le début des travaux : l'affaire des ossements.

Sur ce terrain, l'AP-HP (Assistance publique - Hôpitaux de Paris) veut construire un nouvel hôpital destiné aux malades très âgés (hôpital de gériatrie) et, dans la pointe du triangle entre la rue Joseph de Maistre et la rue Etex, un ensemble de 85 logements HLM pour ses personnels.

Des centaines de tombes

Les pavillons de l'ancien hôpital (à l'exception de ceux qui se trouvent sur la rue Carpeaux) ont été rasés en 1997. Et là un événement inattendu est survenu : les ouvriers ont mis à jour des ossements qui semblaient humains.

Le premier réflexe de l'AP-HP a été de tenir cette découverte secrète tant qu'on ne saurait pas de quoi il retourne. Mais des riverains habitant en face ont pris, de leurs fenêtres, des photos des ossements sur le chantier et les ont fait parvenir à des journaux.

L'AP-HP a donc demandé des sondages aux services archéologiques régionaux. Il s'est avéré que le sous-sol ne renfermait pas seulement quelques ossements, mais des centaines d'anciennes tombes. En fouillant les archives, on a redécouvert que le cimetière Montmartre (qui jouxte Bretonneau) avait connu en 1847 une extension, englobant des terrains voisins. Puis, en 1879, cette partie du cimetière a été désaffectée, le terrain a été remis en vente cinq ans plus tard dans le respect de la loi, et l'on a construit dessus. Mais beaucoup de sépultures ont été, à ce moment, simplement enterrées sous les remblais.

Il est d'ailleurs probable que l'on trouverait également des ossements si l'on creusait sous certains immeubles de la rue Joseph de Maistre.

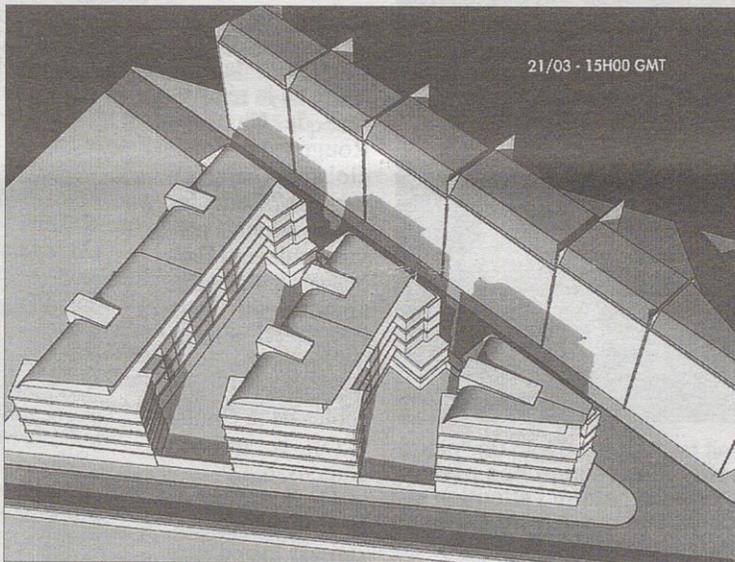
«C'est honteux de construire sur d'anciennes tombes», déclaraient certains riverains. Mais ils ne cachent pas que leur hostilité est plus générale : ce qu'ils souhaitent en fait, c'est que l'AP-HP renonce à son projet d'immeubles de logements, qui leur boucherait la vue et ôterait de la valeur à leurs appartements. L'affaire des ossements n'est pour eux qu'un argument supplémentaire.

Que faire de ces ossements ? Juridiquement, compte tenu de leur ancienneté, l'AP-HP n'a aucune obligation. Moralement, il n'en va pas de même. L'AP-HP a donc constitué un "comité déontologique" dans lequel on trouve notamment le vice-président du

Comité national d'éthique, et qui a entendu divers experts.

A la suite de cette réflexion, l'AP-HP a pris la décision suivante : les ossements mis à jour pendant le creusement du parking, des fondations et du vide sanitaire, seront ramassés avec une pelle mécanique à godet lisse du même type que celles qu'on utilise en archéologie, rassemblés sur un terrain annexe où on les séparera de la terre, et enfin transférés à l'ossuaire de Thiais, prévu spécifiquement pour l'opération.

Les ossements qui ne seront pas touchés par les travaux de terrassement seront laissés en place.



Des études par simulation ont été menées pour déterminer les conséquences des nouveaux immeubles d'habitation sur l'éclairage des bâtiments d'en face, rue Joseph de Maistre. Ici, simulation des ombres portées à la fin de mars, à 15 h GMT.

Où en est le projet Bretonneau

Par rapport au projet d'hôpital que nous avons déjà présenté, une seule innovation importante : dans les pavillons situés sur la rue Carpeaux (et dont les façades seront conservées), sera installé un service d'odontologie, c'est-à-dire de soins dentaires, spécialement pour les personnes âgées. Ce centre fera des soins, de la recherche et de la formation : 120 étudiants y travailleront.

C'est surtout le projet de logements adjoints à l'hôpital qui suscite des oppositions chez les riverains. Ces immeubles en effet auront six étages sur rez-de-chaussée. Inévitablement ils enlèveront de la lumière aux immeubles situés rue Joseph de Maistre.

En outre, la présence de l'hôpital et du nouvel ensemble d'habitations entraînera sans doute un accroissement de la circulation dans la rue.

L'AP-HP a tenu compte des récriminations des riverains en diminuant d'un étage la hauteur prévue (à l'origine il était question de sept étages), en demandant à l'architecte de prévoir un retrait pour le dernier étage, ainsi que des espaces entre les immeubles afin de diminuer la réverbération des bruits et l'effet d'écho, en choisissant des matériaux relativement clairs favorisant la luminosité. Mais sur le fond, bien entendu, elle a maintenu son projet - avec l'approbation de la mairie du 18^e.

800 idées pour l'emploi

La Boucle, association des "boutiques-clubs Emploi", a donné l'occasion à 800 personnes du 18^e de s'exprimer sur le thème de l'emploi, si préoccupant dans notre arrondissement, à travers son opération «Cent idées pour l'emploi». De jeunes étudiants et des bénévoles d'une cité ont interpellé les gens dans les métros, dans les bureaux de poste : «Est-ce que vous avez une idée pour l'emploi ?» Surprises, sceptiques, pressées, intéressées parfois, 800 personnes ont répondu noir sur blanc. Toutes les idées ont été récoltées et présentées dans la rencontre-débat du 3 juin à la mairie du 18^e.

Coups de gueule, suggestions précises, témoignages vifs et spontanés, tout y était, montrant la complexité des problèmes du marché du travail. «J'ai 85 ans. Vive la jeunesse. Révoltez-vous», dit l'un. «Moins de spéculation», dit l'autre. «Une carte orange me coûte 544 F et j'ai une paie de 3 800 F.» «On devrait créer des emplois du genre chercheur de talents divers.» «Remplacer les pèse-légumes, dans les supermarchés, par des personnes.» «Réhabiliter le métier d'écrivain public.» «Réveillez-vous, restez positifs, curieux.»

170 personnes, élus, institutionnels, salariés, chômeurs, étudiants, étaient présents le 3 juin, encourageant cette démarche positive.

Ensuite, la compagnie théâtrale Naje nous a emmenés dans l'univers émouvant et révoltant de l'injustice sociale et des idées reçues sur le chômage dans l'entreprise et dans la famille : le concept utilisé par cette compagnie est d'inciter le public à réagir et à venir sur la scène changer le cours du récit.

Pour que cette dynamique continue et débouche sur un mouvement de partenariats et de créations d'activités, un "comité d'initiative local" s'est formé à l'issue de la rencontre, ouvert "à tout porteur de projet et d'idée". Il devait se réunir fin juin à La Boucle (157 rue Marcadet, 01 42 57 07 00).

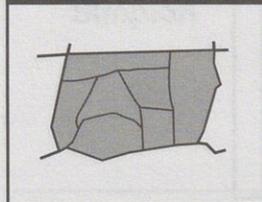
Cécile Larmaraud

Sans-papiers : trente grévistes de la faim

De nombreuses associations du 18^e se sont mobilisées pour soutenir la centaine de sans-papiers du "3^e collectif" qui sont installés dans les locaux d'une paroisse protestante, 44 boulevard des Batignolles, à quelques dizaines de mètres de notre arrondissement. Ces déboucs de la régularisation "Chevènement" dénoncent l'arbitraire de l'administration et réclament le droit de vivre légalement en France, où ils travaillent et où ils ont leurs attaches. Trente d'entre eux (quatorze Turcs, quatorze Chinois, un Maghrébin et, en solidarité, un Français, Emmanuel Terray) poursuivent depuis le 17 juin une grève de la faim et paraissent décidés à aller très loin. Un rassemblement de soutien est organisé tous les samedis à partir de 11 h et, tous les mercredis à 15 h, des démarches en groupe vers le Conseil d'Etat, Matignon, etc...

Ras l'Front 18e fait la fête

Le collectif local de Ras l'Front nous informe qu'il organise une fête le 3 juillet salle de l'Indépendance (48, rue Duhesme) à partir de 18 h.. Présentation de reportages sur les villes du Sud dirigées par le Front national, débat et à 20 h, musique et gastronomie. Entrée 25 F.



Encore des "bidouillages" prévus à la rentrée scolaire

Comme l'an dernier, des expédients permettront sans doute de faire face (médiocrement) aux problèmes de la rentrée 98. Mais à moyen terme, l'avenir est inquiétant.

Au moment où s'ouvrent les vacances, un certain nombre de questions concernant la prochaine rentrée scolaire n'ont pas encore trouvé de réponse. Dans plusieurs quartiers du 18^e, pour pouvoir accueillir tous les enfants inscrits, on devra, comme l'an dernier, "bidouiller", selon l'expression de Ghislaine Malandin, responsable du comité local des parents d'élèves FCPE du 18^e.

Huit classes construites, deux ouvertes...

● Dans le quartier de la Goutte d'Or, la construction de la nouvelle école du 51 rue de la Goutte d'Or sera terminée. Elle est prévue en principe pour accueillir 5 classes élémentaires et 3 maternelles. Mais il ne suffit pas d'avoir des locaux, il faut que l'Education nationale décide d'ouvrir des classes et d'y affecter des enseignants. En septembre 98, cette école neuve n'accueillera en tout et pour tout que deux classes maternelles, dont l'une remplacera la classe actuellement installée rue Richomme dans un baraquement préfabriqué. Donc, une seule classe supplémentaire, alors que les listes d'attente sont longues.

Il est possible aussi, mais pas certain, qu'une classe supplémentaire (sans locaux nouveaux, dans une classe qui avait été fermée il y a deux ans) soit ouverte à l'école élémentaire Jean-François Lépine.

Pour le reste, ce quartier continuera à vivre dans la pénurie. L'école Cavé est un peu moins surchargée qu'à l'époque (il y a deux ans) où ses instituteurs demandaient quasiment tous à être mutés ailleurs, mais elle connaît encore de grosses difficultés. L'école élémentaire Richomme a 14 classes, ce qui est énorme, et cela ne suffit pas : un certain nombre de classes cette année ont été au-dessus de l'effectif maximum de 25 prévu en ZEP (zone d'éducation prioritaire). Même situation à l'école de la rue d'Oran. Et la tendance dans le quartier est à l'augmentation du nombre d'enfants.

L'administration municipale cherche à affecter les élèves non pas à l'école de leur zone d'habitation, mais là où il y a de la place ; cette année déjà, on a vu des frères ou sœurs affectés à deux écoles différentes ; cette politique, qui permet de remplir les classes

à bloc, est fortement contestée.

● A la Chapelle, deux classes (au lieu d'une l'an dernier) seront installées dans les locaux d'une ancienne école privée, 37 rue Pajol, qui ont été rouverts à la rentrée 1997.

L'école du 5 rue de Torcy était

marches du grand escalier Caulaincourt. Il semble que le bon sens ait finalement prévalu, et qu'on affectera plutôt ces enfants à l'école Pecqueur.

Dizaines de logements neufs

Mais, au delà de ces problèmes immédiats, c'est le moyen terme qui inquiète le plus.

De très nombreux projets de construction de logements nouveaux existent en effet dans l'arrondissement, et rien n'est prévu en face en matière d'équipements scolaires.

Où iront les enfants des nouveaux immeubles construits dans le cadre de la rénovation de Château-Rouge (voir l'article à ce sujet en page 8) ? Ceux des 180 logements prévus boulevard Barbès sur les terrains appartenant à la BNP ? (Il semble qu'on envisage de les affecter aux écoles de la Goutte d'Or, ce qui est impensable.)

Où iront ceux de la ZAC Moskova, qui est loin d'être entièrement

construite ? Des 40 logements en construction à côté de la FEMIS rue Francœur ? Des 85 logements de l'hôpital Bretonneau (voir l'article page 11) ? Des 105 logements pour lesquels un promoteur a déposé une demande de permis de construire rue Forest ? Des 96 logements prévus à la Chapelle à la place de l'ancien Institut de Soudure ? (Sans parler des 570 de la ZAC Pajol, projet actuellement "gelé" mais non abandonné.) Etc...

Le conseil d'arrondissement du 18^e a voté en avril un vœu demandant la création dans les années qui viennent de quatre ou cinq écoles nouvelles, en plus de celles qui sont déjà prévues, place Hébert notamment.

La FCPE est plus radicale : elle demande à la municipalité de s'opposer à ce que des habitants entrent dans les nouveaux logements tant que les écoles nécessaires ne seront pas ouvertes. ■



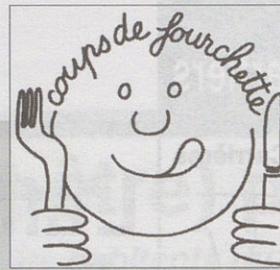
La FCPE 18^e avait organisé le 6 juin un "pique-nique revendicatif" sur les marches menant au Sacré-Cœur. Objectif : attirer l'attention sur la nécessité de construire rapidement plusieurs écoles supplémentaires dans le 18^e.

surchargée l'an passé (26,7 élèves par classe), rien n'est prévu pour la soulager.

On ne sait toujours pas où seront scolarisés les enfants des familles qui ont squatté deux immeubles rue de la Chapelle. (Ces enfants avaient été l'an dernier dispersés dans diverses écoles du 18^e ou de leurs anciens lieux d'habitation.)

● Dans le bas Montmartre (quartier des Grandes Carrières), l'école élémentaire Joseph de Maistre a dû installer une de ses classes dans la maternelle en face.

Pour faire face à l'augmentation du nombre d'enfants dans ce quartier, on envisageait de modifier les zones scolaires, et d'inscrire au square Lamarck un certain nombre d'enfants habitant plus haut sur les pentes de Montmartre. Ce qui les aurait obligés à descendre et remonter les 250



Autour de la rue de Clignancourt

Dans ces Coups de fourchette, nous proposons des sélections de restaurants, chaque fois pour un quartier, en nous efforçant d'offrir une diversité de cuisines et de prix. Ce mois-ci, Jamil Brahim et Marie-Pierre Larrivé nous proposent des restaurants situés non loin de la rue de Clignancourt.

L'Assiette

Au coin des rues Labat et Bachelet, L'Assiette vous offre un petit bijou de menu à 98 F. On y trouve, enchaud du Périgord, aiguillette de canard sauce au poivre vert ou au miel, les pommes sarladaises sont un régal et, plus classique, la salade au Saint-Marcellin chaud et aux noisettes séduit par sa fraîcheur. Les desserts maison ne déparent pas.

Si vous préférez la carte, ne vous privez pas : l'idée des patrons, Gabrielle et Valentin, c'est de rendre accessible une cuisine de qualité. Vous vous laisserez séduire par les confits de canard, les omelettes aux cèpes ou autres filets de porc aux morilles.

La carte et le menu ne sont pas renouvelés souvent mais une idée du jour réserve une heureuse surprise quotidienne. La carte des vins n'est pas très bon marché mais l'offre du mois est bien choisie et abordable. Il est possible, si on est assez nombreux et si on commande suffisamment à l'avance, de déguster un véritable menu périgourdin pour 89 F.

Le cadre est agréable et les expositions temporaires qui agrémentent les murs souvent intéressantes. Avec l'addition, demandez à Valentin, qui est d'origine ukrainienne, un petit cours sur la vodka : vous sortirez plus instruits. **J.B.**

□ L'Assiette, 78 rue Labat. 01 42 59 06 63.

Les Fleurs d'Agadir

Rue de Sofia, entre boulevard Barbès et rue de Clignancourt, face à la monumentale BNP, poussent les Fleurs d'Agadir, restaurant marocain. Plateaux et aiguillères de cuivre martelées aux murs, et... cuisine délicieuse.

Après briks, chachoukas ou salades marocaines (en hiver, on a droit à une chorba maison, soupe de mouton fleurant bon le cumin), arrivent les traditionnels couscous mais avec un petit plus : le trait de cannelle surmontant la semoule légère... Pour ceux qui pensent « quand on a vu un couscous... », place aux tajines : tout chauds dans leur plat de cuisson, tajines d'agneau agrémentés pruneaux-aman-des, olives-citron, petits pois-carottes... Entrées entre 19 et 30 F, couscous entre 50 et 85 F, tajines entre 70 et 85 F.

Sourire perpétuel, aimable et volubile, le patron sert en salle, il offre la bouhra aux habitués, verse, avec le dessert, quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger sur vos mains. Très bonne musique d'ambiance : cassettes d'Oum Kalsoum et musique chaabi. **M.P.L.**

□ 9, rue de Sofia (métro Barbès). Ouvert tous les jours, midi et soir. 01 46 06 56 52.

Aux Délices du Kashmir

Les patrons actuels ont repris récemment ce restaurant indo-pakistanaï qui avait perdu sa clientèle et qu'ils remontent à force de travail et de qualité. En plus, les prix sont attractifs : menu le midi à 49 F, le soir à 79 F, menu végétarien à 59 F, plat du jour à 35 F, une carte bon marché, et on vous offre l'apéritif... Le restaurant fournit des plats à emporter.

□ 57 rue de Clignancourt. Tous les jours. 01 42 58 42 76.

18^e

ENQUÊTE

Tranches de foot

Petits et grands effets de la Coupe du monde dans le 18e

(Pages officielles réalisées en partenariat par l'équipe officielle du 18e du mois, journal officiel d'informations mondiales).

• T-shirts

Des T-shirts frappés du logo «officiel» ou aux couleurs de tous les drapeaux des pays participants, il y en a partout : sur les boulevards, qu'ils soient Barbès, Clichy ou Rochechouart, et dans un tas de petites boutiques au cœur de la Goutte d'Or ou de Clignancourt. Mais à la boutique de sérigraphies-transferts du 92 rue des Martyrs, c'est plus classieux : des t-shirts en batik, couleurs pastel avec un simple et sobre ballon rond au milieu.

• Cartes postales

Dans les boutiques de souvenirs pour touristes des boulevards, entre deux sex-shops, sont apparues des cartes postales (rondes bien sûr) avec les photos de nos champions préférés, les «bleus» of course, soyons chauvins ! (On n'y a pas vu Dugarry. Curieux...)

• Coiffeur

Les garçons coiffeurs du 46 rue Lepic se sont mis en kilt début juin pour travailler. A cause du match Brésil-Ecosse qui ouvrait la Coupe du monde ? «Non, explique le patron, nous avons inauguré le kilt l'an dernier lors d'un match France-Ecosse de rugby, et nous avons trouvé ça très agréable, surtout par temps chaud. Peut-être, pendant le Mondial, nous mettrons-nous en short de foot...»

• Bars

Petits fanions de tous pays : les bars des boulevards sont décorés aux couleurs du Mondial. Au *Chat noir*, cela voisine et se superpose étrangement avec les affiches de Steinlein et de Toulouse-Lautrec.

Mais le *Carolus*, au 130 boulevard de Clichy, et le *Ciné*, au 122 du même boulevard, font plus fort : un écran géant installé au fond de la salle et tous les matches retransmis en direct. Un grand panneau devant le *Carolus* en fait la réclame. Au *Pacific*, brasserie de l'avenue Ordener, rendez-vous aux accros du ballon rond : fanions déployés et murs ornés de caricatures des 22 de l'équipe de France. Footix est sagement dans son coin tandis que des affiches représentant toutes les équipes en jeu ceinturent le large bar en bois verni. Derrière ce bar, René, très cocardier, affirme sans ambage : «La France va gagner en finale, allez les bleus !»

• Hôtels

L'hôtel *Ibis Sacré-Cœur*, 100 boulevard Rochechouart, a apposé ses tarifs en vitrine : Chambre pour une personne 380 F, pour deux 425 F, et pendant le Mondial, 475 F pour une personne, 530 F pour deux. Augmentation de prix normale, ils le font tous, mais Ibis le proclame comme un «plus», une occasion à saisir ! L'hôtel *le Flore*, rue Lamarck, est nettement plus convivial : il affiche dans son hall, au fur et à mesure, tous les résultats et Belges, Hollandais, Allemands qui remplissent l'hôtel ne se font pas faute de les consulter.

• Affiches

Toutes les affiches de la Coupe du monde en France, une pour chacune des villes qui accueillent les matches, sont en vente à la *Baguette*

(Suite page 14)



Noël Monier

Certains cafés ont accueilli tous les jours un public nombreux et passionné, et ce n'étaient pas forcément ceux qui avaient installé un grand écran. Ainsi, chaque soir il y avait foule à la "Chope du Château Rouge"...

La "Chope du Château Rouge" à l'heure de Brésil-Maroc

21 h, mardi 16 juin à la *Chope du Château Rouge*, rue de Clignancourt, au coup d'envoi de Brésil-Maroc : la salle est comble, les chaises tassées les unes contre les autres. Assis ou debout, débordant sur le trottoir, les consommateurs ont tous les yeux rivés sur la télé grand écran.

Un petit garçon entonne "Ronaldo, Bebeto, Rivaldo, Cafu...". Il est bien seul, tous les autres - jeunes, moins jeunes, gars et filles, blonds français et bruns maghrébins - tous sont résolument pour le Maroc. Hélas, un premier tir cadré de Ronaldo à la dixième minute... on admire mais on soupire. Et cela ne va pas s'arranger, un autre but brésilien en fin de la première mi-temps et encore un autre en début de seconde. Du côté marocain, rien, score final 3-0. Dur dur.

Entre temps, on a vibré, on a crié, on s'est levé d'un bloc comme au stade, on a poussé des youyous, on a hurlé "Hadji, Hadji", on y a cru (ou fait semblant), finalement on s'est bien amusé et sans rancune, les brésiliens ! Et pendant deux fois 45 minutes, le patron débordé et son gamin de 14 ans, volontaire pour une rescousse d'un soir, n'ont pas cessé de circuler apportant cacahuètes et croque-monsieur et aussi chopes après chopes pour faire glisser. 23 h, c'est fini. On reste encore un peu, on commente les occasions perdues, on se la joue un tantinet mauvaise foi : "Hadji avait un orteil cassé, le malheureux", c'est vrai mais, mais... on n'a pas été ridicule mais on n'a pas fait le poids. Allez, une dernière pour la route et on se rentre chez soi.

M.P.L.

Les orange du "Celtic" à la Chapelle

Relever de rideau du match... Pays Bas-Belgique, samedi 13 juin dans l'après-midi au *Celtic*, un bar de la porte de la Chapelle, à quelques encablures au sud du Stade de France, lieu de rendez-vous de supporters.

Agnès, Alex, Ghislain, venus spécialement de Belgique, regardent languissamment le match Corée du sud-Mexique à partir de 17 h 30 sur le grand écran, mais ne parlent que du match de ce soir («bien sûr nous sommes pour la Belgique mais les Hollandais sont meilleurs que nous», sou-

pirs). A 18 h, deux cars de Hollandais arrivent. Les «orange» envahissent littéralement l'établissement, prennent possession des lieux et entonnent leurs chants de victoire devant leurs demis. Engloutis les Belges.

«Nous sommes venus sans billet et nous sommes prêts à payer 1 000 F et plus pour voir Pays Bas-Belgique», racontent les supporters d'Overmars, Kluyvert et Cocu. Ce n'est pas au *Celtic* qu'ils en obtiendront. Ils n'iront pas au stade mais... ils auront rencontré des Belges !

M.G.



Christian Adrin

Footix, la mascotte de la Coupe du monde, passe un bien mauvais quart d'heure en haut des escaliers de la rue Chappe...

(Suite de la page 13)

de bois, rue Lepic, 295 F encadrées. (Certaines sont très très belles, par exemple celle de Nathalie Le Gall qui montre un stade vu de dessus, et qui fait penser à un tableau abstrait...)

• Brasil

Ambiance brésilienne au *Divan du Monde* : du lundi au mercredi, à 20 h pendant tout le Mondial, ouvre une «Cafa do samba» avec musique et retransmission en direct des matches. Du jeudi au dimanche, ce sont à partir de 23 h 30 les «Noites do Brasil» pour danser la salsa jusqu'à l'aube. (Voir page 21.)

• Fitness

Le payron du *Club montmartrois*, "centre de remise en forme" (50 rue Duhesme) est un petit malin : il joue sur les deux tableaux dans sa publicité. Pour celles et ceux qui «préfèrent mouiller leur maillot plutôt que regarder les matches», il organise pendant la Coupe cinq «soirées fitness anti foot» avec au stretching, aérobic et autres pumps. Participation "symbolique" de 30 F pour la bonne cause. Oui mais... le même *Club montmartrois* offre aux lendemains de chaque victoire (éventuelle) de l'équipe de France une réduction de 100 francs sur toutes ses inscriptions pour fêter ça dignement !

• Heureux !

Philippe, le patron de *Télé-Bosna*, un magasin de l'avenue de Saint-Ouen, est heureux et vive les retombées du Mondial ! «*Beaucoup de familles m'ont acheté une télé, un deuxième poste pour éviter les scènes de ménage... et des restaurants ou des bars m'ont également passé commande*». Les joueurs courent et pour lui, ça marche.

• Triste !

Pascal, du *Video club de la Butte*, rue Caulaincourt, est triste. Ses bons clients, au lieu de lui louer des

En un clin d'œil

On avait commencé à oublier les mastards casqués qui quadrillaient la Goutte d'Or. Ils sont revenus. A cause de la Coupe de foot ? Pourtant la Goutte d'Or est calme. Surtout les soirs de match.

Beaucoup de commerçants du 18^e ont décoré vitrines et devantures avec des ballons de foot, des images de ballons de foot ou les fanions des nations participantes. Ils ont ainsi fait assaut d'imagination. (?)

Contrairement aux Toulousains, les habitants de la Goutte d'Or, du quartier Amiraux-Simplon ou de certaines rues de la Chapelle ne devraient pas être surpris par les restrictions sur les ventes et la consommation d'alcool. Ils les connaissent depuis octobre 95 (pour ce qui concerne la vente d'alcool le soir) et octobre 97 (pour la consommation "en groupe dans la rue").

cassettes de films, regardent le foot à la télé. Et ses bonnes clientes profitent de ce que les maris regardent les matches pour rattraper des lectures en retard. Les magnétoscopes chôment.

• Bien "équipés"

Maryvonne et Guy, du point de presse du bas de l'avenue de Saint-Ouen, ne voient pas grand monde l'après-midi, on regarde les matches. Mais le matin, affluence. Et que leur demande-t-on ? *L'Equipe* et encore *L'Equipe* et puis... *L'Equipe*.

Les pages 13 à 15, sur le Mondial de foot, ont été rédigées par Marie-Pierre Larrivé, Christian Adnin, Jamil Brahim, Nadia Djabali, Sylvain Garel, Michel Germain et René Molino.

Christian Adnin



Des Brésiliens au Sacré-Cœur

Mi-carnaval mi-procession, des musiciens, danseurs et danseuses brésiliens ont parcouru, dimanche 14 juin, les rues de Montmartre, depuis le restaurant "Bahia" de la rue Joseph de Maistre jusqu'au sommet de la Butte, en l'honneur de la Coupe du monde et du Sacré-Cœur réunis. Jetant de l'eau sur les marches, et portant des banderoles "Lavons le Sacré-Cœur", selon une tradition religieuse de Bahia. Et demandant à Dieu qu'il assure la paix dans le monde, la paix dans la Coupe du monde, et la victoire de l'équipe du Brésil.

Temps variable devant l'écran du stade Bertrand Dauvin

Au stade Bertrand Dauvin, près de la Porte de Clignancourt, sur le terrain de foot, un écran géant retransmet tous les matches de la Coupe du monde. On entre par la rue du Lieutenant-colonel Dax. La police a posé des barrières le long du trottoir pour interdire le stationnement des voitures, après avoir enlevé celles qui s'y trouvaient.

Vendredi 12 juin, 250 personnes environ sont venues assister au premier match de l'équipe de France : en grande majorité des jeunes et des gamins des cités de la Porte Montmartre, et quelques parents. Beau temps, ciel sans nuages. En avant-première, tandis que le soir tombe lentement, un documentaire sur Paris, avec des chansons d'hier : "A Paris dans chaque faubourg", "Les grands boulevards", etc... Les gamins jouent au ballon et courent en criant dans tous les coins du terrain. Huit agents de

police en calot surveillent ; l'un d'eux visiblement se retient de taper dans le ballon. A 8 h 45, l'image du stade de Marseille emplit l'écran.

Pas de commentateurs ici, pas de Thierry Rolland et Jean-Michel Larqué. En fond sonore, seulement l'immense clameur du stade-vélodrome, et c'est impressionnant. Beaucoup de spectateurs ont apporté leur chaise. On commente, on applaudit.

A un moment, on voit arriver dans la rue un groupe de jeunes en T-shirts orange : une trentaine de Hollandais, très jeunes, des collégiens sans doute. Les policiers se portent vers eux, engagent un conciliabule avec les adultes responsables de ce groupe : défense d'entrer. Les jeunes Hollandais repartent, la mine basse. Dans le stade on a suivi l'incident, et les commentaires sont contradictoires. «*Quelle image de la France donne-t-on !*», dit l'un. «*Ils ont raison, pas de houli-*

gans ici !», dit un autre, péremptoire. «*Comme les flics sont nerveux !*», commente un troisième.

A la mi-temps, une partie des spectateurs s'éclipse. Ils vont voir la suite du match, explique l'un d'eux, sur le grand écran de Stalingrad. Ça n'empêchera pas l'enthousiasme, un peu plus tard, lorsque Thierry Henry marquera le deuxième but français : le jeune joueur antillais (20 ans) a manifestement le cœur de ce public. Il fait nuit maintenant. En haut de la grande barre d'immeubles qui jouxte la rue, les enseignes lumineuses géantes rouge et bleue scintillent...

Les musiciens en garde à vue

En plus des matches, le samedi et le dimanche il y a des concerts : rap, reggae, ragga, rock... Tout ça fait beaucoup de bruit, et nombre d'habitants des immeubles d'en face sont furieux

(voir en page 2 notre courrier).

Samedi 27 juin, 15 h, concert. 80 spectateurs environ. Il fait plutôt frais. Le groupe *Verbal Kint Timba* improvise sur un thème classique, rebattu, du rap : la haine de la police. «*Clignancourt, Marcadet, Marx Dormoy, rue Boinod, il faut savoir qu'ici les flics nous saignent... Les BAC débarquent, t'embarquent, putain, on nique leur mère...*» Mais justement, il y a là une patrouille des BAC (brigades anti-criminalité), et ils n'apprécient pas du tout, mettez-vous à leur place. Ils exigent des employés de la ville chargés de l'organisation qu'ils interrompent le concert, et trois musiciens du groupe, interpellés discrètement derrière la scène, sont conduits au commissariat et placés en garde à vue. Ils n'en sortiront que le dimanche, sur instructions des magistrats du Parquet à qui le dossier a été transmis...

R.M.



Christian Adnin

Millie devant sa télé pendant un match. Sur le poste, les poupées fétiches, Waddle, Papin et Tigana, sont toujours là. Millie est fidèle à ses amours...

Coca fait des bulles aux Abbesses

Début juin, place des Abbesses comme dans de nombreux quartiers de Paris, Coca-Cola, l'un des principaux sponsors de la Coupe du monde de football, impose sa marque. Parasols, chaises et tables aux couleurs de la célèbre boisson gazeuse ornent de leur laideur la plupart des terrasses de café. Des guirlandes de fanions sont accrochées au-dessus de la place. Elles ne sont pas restées longtemps.

Quelques jours après leur installation, des mains anonymes ont coupé les amarres qui permettaient à Coca de flotter au-dessus de nos têtes. Un texte de revendication, photocopié à quelques exemplaires, était grossièrement scotché sur et autour de la place. Le ou les auteurs, sous le titre «*Montmartre n'est pas soluble dans le Coca*», traitaient la boisson de «*voyou en col blanc*» et dénonçaient les commerçants comme étant les complices de cette publicité tapageuse. Le texte s'achevait ainsi : «*...Les citoyens de Montmartre (qui) refusent que des intérêts privés prennent l'espace public en otage.*» Personne n'ayant songé à remettre d'autres fanions, l'affaire semblait classée.

Mais quelques jours plus tard, un autre texte beaucoup plus long (deux pages dactylographiées bien serrées) était collé sur plusieurs murs du quartier. Signé M'Kef, le libelle intitulé «*Au Montmartrois modernisé*» s'ouvrait sur une citation de Rimbaud : «*Oisive jeunesse A toute asservie.*» Dans le plus pur style situationniste, l'auteur dénonce la revendication de l'action anti-Coca : «*D'autres actions semblent, au contraire, comme l'asthmatique cherche sa Ventoline, appeler la déclaration et la glose : c'est qu'elles ont le souffle court et veulent donner le change par les mots. Pour elles, la radicalité n'est, faute de mieux, qu'une affaire de rhétorique.*»

Ensuite M'Kef attaque avec virulence la spéculation immobilière et le nouvel habitant qui a chassé l'ancien : «*Après les bourgeois qui venaient s'encanailler et prendre du frisson dans les bras des mauvais garçons à la fin du XIXe siècle, le cadre a débarqué aux Abbesses, là où la police jadis n'osait s'aventurer, et a rendu apparentes les poutres des plafonds sous lesquels il passe si peu de temps, éternellement retenu dans son entreprise.*» La fin attaque : «*Le Montmartrois a baissé son pantalon lors des JMJ (Journées Mondiales de la Jeunesse, NDLR) et s'est mis à quatre pattes devant les CRS : rien que de naturel s'il se fasse maintenant enculer par la longue bouteille - dont il ne saura, de toute manière, faire un cocktail Molotov.*»

La dernière phrase de ce pamphlet évoque la pendaison des commerçants, des flics et des curés. Depuis, la mousse semble être retombée et Coca ne fait plus de bulles aux Abbesses.

S.G.

Jambes poilues au Moulin Rouge

Pendant le Mondial, au *Moulin rouge*, fini le french cancan ou les clones de Valentin et de la Goulue, place au foot. De fin juin à la finale du 12 juillet, le célèbre

établissement du boulevard de Clichy présente sur écran géant (70 m²) les seize derniers matches de la Coupe. Mais rassurez-vous, amateurs du gai Paree, il n'y aura

pas que de grosses jambes poilues au *Moulin rouge*. La direction promet une «troisième mi-temps inoubliable» animée par les jambes fuselées des Doriss Girls. Ouf !

La libération des klaxons

Tout le monde l'a dit : le huitième de finale France-Paraguay fut le match le plus crispant depuis le début de la Coupe du monde, les footballeurs français butant sans cesse sur la compacte défense paraguayenne. «Ce fut un suspens pire

que chez Hitchcock», déclarait aux journalistes le premier ministre, Jospin soi-même, qui avait suivi la rencontre au côté de Platini. A la 114e minute, lorsqu'enfin Laurent Blanc mit la balle au fond des filets du Paraguay, ce fut pour des mil-

lions de spectateurs une libération.

Et dans la seconde même, un extraordinaire concert de klaxons éclata sur le boulevard Barbès. A croire que tous les automobilistes suivaient le match sur leur autoradio !

Millie, fan de foot

Une bougie sur laquelle est inscrite la devise de l'O.M. (Olympique Marseille) «Droit au but», des pin's, un jeu de carte, des Post-it, le tout bleu et blanc (toujours l'O.M.), un vieux savon «Allez les Verts» (St-Etienne), un briquet avec le portrait de Platini, une boîte d'allumette de l'équipe de France, une boule à neige avec Footix...

Millie Marceau présente méthodiquement les objets de sa collection de fan de foot.

Née dans le centre de la France, supporteuse de l'O.M., même si ce jouet a été cassé il y a quatre ans avec l'affaire OM/VA (Valenciennes), cette jeune femme de 47 ans fête à sa manière la coupe du monde : le football n'est pas qu'une affaire de mecs.

«Après OM/VA, j'étais écœurée... mais une belle action reste une belle action. J'aime le foot, je le regarde depuis que je suis petite, depuis le stade de Reims avec Kopa.»

Le «repas porte-chance»

Mais Millie ne se contente pas de rester devant sa télé. Sa participation au match est active, surtout quand l'équipe de France joue.

Elle prépare d'abord le «repas porte-chance» : taboulé et tarte au roquefort. Parce que, toutes les fois qu'elle l'a composé, la France a gagné («*sauf contre le Brésil en 86...*»). Ensuite viennent les gri-gris qu'elle pose sur la télé. Il y a les trois poupées (Waddle, Papin et Tigana). Elle ajoute un verre de whisky quand c'est l'Arabie Saoudite qui joue, un guide de l'Euro pour les Danois («*Ils sont contre l'Europe*»). «*Si on était tombés sur l'Angleterre... j'aurais posé des cuisses de grenouilles et des escargots sur la télé...*»

Lors du match contre l'Arabie Saoudite, Millie a installé un bouquet de fleurs rouges : «*Le sang des communistes était l'emblème de la France.*»

Avant les matches, repérage dans le quartier Marx-Dormoy, il faut trouver des troquets sympas. Elle a suivi le match Cameroun-Italie à l'*Oncle Sam*, un restaurant camerounais. «*Mais attention, quand la France joue, je ne vais pas dans les cafés «franchouillards», c'est à la maison, avec les potes...*» Plus les gri-gris sont ridicules, plus ça fait rire les copains. «*La dernière fois on a mangé des cuisses de footix à l'indienne.*»

«Je me fais remplacer au boulot.»

Maintenant, l'équipe de France ne jouera plus que l'après-midi. Cela pose des problèmes de logistique. Qu'à cela ne tienne, Millie emportera au travail des cuisses de footix, un peu de roquefort, de la semoule et... ses trois poupées fétiches.

«*A partir des quarts de finale ça devient sérieux, je me fais remplacer au boulot, et si on va en finale, je ne pars pas en Bretagne, je pars que le lendemain.*»

Les petits gri-gris en fait sont là «pour le plaisir de les raconter et faire ricaner». Elle ajoute : «*Quand je vais au boulot les lendemains de match, tout le monde me demande : «Alors, qu'est-ce que tu as fait ?», et c'est quand même la moitié du bonheur.*»

N.D.

18^e

CULTURE

Une lettre ouverte sur la culture adressée à la municipalité du 18^e

A l'issue du festival *Attitude 18*, coordonné par la mairie du 18^e, plusieurs associations et personnalités s'interrogent sur l'impact réel d'un tel événement. Une "lettre ouverte" à Daniel Vaillant et au conseil municipal du 18^e arrondissement, rédigée par les *Parvis poétiques*, la *Librairie des Abbesses*, le *Centre Carpeaux*, etc., circule actuellement dans les associations culturelles et artistiques, qui sont invitées à la signer avant qu'elle soit déposée à la mairie¹.

Intitulée "Pour un changement d'attitude culturelle dans le 18^e", elle réclame l'élaboration «d'un véritable projet culturel dans notre arrondissement». Car, même si l'idée d'un "temps fort", d'un "coup de projecteur" durant un mois, comme l'était *Attitude 18*, est perçue par les auteurs de la lettre comme «intéressante», ce festival n'est que la première pierre «d'un édifice qui reste à construire».

Toujours la réponse : «Il n'y a pas d'argent.»

Les signataires s'inquiètent de voir la municipalité du 18^e répondre systématiquement qu'«il n'y a pas d'argent» et que c'est la Mairie de Paris qui

détient les cordons de la bourse. «Nous refusons cette fatalité. Certes, les mairies d'arrondissement n'ont que peu de pouvoir, mais il est possible de faire évoluer cette situation : projets de loi à l'Assemblée, interventions du conseil régional, du ministère de la Culture... Donner du prix à la culture implique de prendre la mesure du coût réel des actions culturelles.»

Aucune initiative pour débloquent cette situation ne semble avoir vu le jour, nous a dit un signataire de la lettre, comme si on pensait, à la mairie du 18^e, que l'accession de la gauche à la Mairie de Paris est une condition sine qua non à l'investissement financier dans toute une catégorie de projets culturels. «Pour autant, la culture peut aussi être génératrice d'emploi et d'un point de vue économique créatrice de richesse...» La médiation culturelle, ajoute ce signataire, est un métier qui ne s'improvise pas.

L'attitude de la mairie du 18^e, qui se contente de donner un écho aux initiatives bénévoles d'individus ou d'associations, révèle selon les pétitionnaires une absence de conscience de ce qu'est une politique culturelle. Celle-ci ne peut pas être seule-

ment «une mosaïque de petits événements juxtaposés, mais des choix et une vision d'ensemble...» Il faut, disent-ils, «un travail de fond, lent, à long terme» en direction d'un public plus large que celui des seuls initiés. «Cette démarche est cruciale pour le 18^e, foyer de demandes diverses, parfois implicites, qu'il faut entendre...»

Autres reproches qui sous-tendent la lettre ouverte : un manque de vision d'ensemble, une attitude clientéliste et, nous dit un signataire, «la mise sur un même plan de la petite chansonnette et du véritable spectacle».

Interrogée au sujet de cette lettre, Laurence Goldgrab, adjointe au maire du 18^e chargée de la culture, nous a déclaré être d'accord avec une grande partie de ce courrier avant d'ajouter : «Mais je ne peux agir qu'avec les moyens qui me sont donnés, ils sont minimes. Les signataires se trompent d'interlocuteurs, cette lettre devrait être envoyée à la Mairie de Paris.»

Nadia Djabali

1. Pour se procurer le texte complet de cette lettre ouverte : Marc Delouze, *Les Parvis poétiques*, tél. 01 42 51 64 28, fax 01 42 54 48 70, ou Marie-Rose Garnieri, *Librairie des Abbesses*, fax 01 46 06 44 54.

18^e

DISQUES

Le Bal : ses soirées à l'Elysée-Montmartre, son Grand Orchestre et maintenant... le disque

No danse ! No rap ! No classic ! No techno ! No jazz !... mais "oui" à toutes les autres musiques, anciennes et modernes, tubes éternels ou derniers venus du Top 50 : c'est la marque de fabrique du Grand Orchestre du Bal qui, depuis plus de trois ans, offre deux samedis par mois des soirées à l'Elysée-Montmartre.

Au Bal, on n'y vient pas au concert mais on vient y danser jusqu'à l'aube, toutes générations confondues, pros et néophytes mélangés. Gros succès : 80 Bals déjà et 150 000 aficionados. Et voici que maintenant on peut s'inviter au Bal sans sortir de chez soi : le Grand Orchestre du Bal vient de sortir un disque.

Mini-disque (15 minutes d'écoute) avec «trois pots-pourris pas pourris» au programme. Dans l'ordre : un assortiment de musique tropique ("Vieille canaille", "Marcia baila" et "Maldon") suivi de trois succès musette ("Padam" où la chanteuse a d'étonnants accents à la manière d'Edith Piaf, "Le plus beau de tous les tangos du monde" et "Pigalle") puis de trois titres rock ("Antisocial", "Banana Split" et "Starsky & Hutch French Theme"), le tout avec le son inimitable des douze du Grand Orchestre : Mademoiselle Cathy, M. M. Bébér, Gepetto Ben Glabros, Louis-François Mosnier de l'Isle de la Jatte de Neuilly, etc.

Pour se le procurer, facile, écrire à la Lune Rousse (15 rue d'Hauteville 75010 Paris) ou téléphoner (01 48 24 25 97) ou envoyer un E-mail (llr@clubinternet.fr) et ne pas oublier un chèque de 40 francs seulement. Vous recevrez le disque à la maison. Bonne guinche !

M.P.L.

□ Prochain "Bal" : samedi 11 juillet, de 23 h à l'aurore, à l'Elysée Montmartre, 72 bd Rochechouart.

Fabien Ouaki ("Monsieur Tati") enregistre et crée son label

Fabien Ouaki, le directeur des magasins Tati, lance un label musical "ArTati". Et le premier titre édité n'est autre que celui d'un groupe dont il est le chanteur : "PDG". Il est vrai que cet homme d'affaires hors normes avait entamé il y a longtemps une carrière de batteur à Londres avant d'intégrer l'entreprise familiale.

Le groupe compte sept membres, dont le guitariste Mad Sheer Khan qui n'est pas le premier venu : il a également officié aux côtés de Sapho, de John Mac Laughlin et de Jean-Louis Aubert. La batterie est aux mains d'Yvo Abadi, qui a travaillé notamment avec Guesch Patti et Pow Wow.

L'album, très marqué par le rock des années 80 (Téléphone), s'intitule *Disque d'or*. On attend d'autres productions prévues sur ce nouveau label.

Sa.M.

Deux libraires du 18^e se lancent dans le très petit format



Ce livre à couverture bleue, de très petit format (15 x 11 cm), *Cinq contes* de Paul Arène, vendu 48 F, inaugure une collection originale. Cinq libraires parisiens se sont associés pour l'éditer : trois du 9^e arrondissement, deux du 18^e - *Anima*, 3 rue Ravignan, et *Buchladen*, 3 rue Burq. Il inaugure une collection, intitulée *Le Club des Va l'Heureux*, et porte au dos la lettre L, première lettre du nom de la collection. L'intention des éditeurs est de publier ainsi vingt petits livres, portant les vingt lettres de ce nom - qui pourra ainsi se trouver reconstitué sur le rayon d'une bibliothèque.

But de l'opération : faire connaître

le réseau des petites librairies.

Paul Arène (1843-1896) est un écrivain provençal, leader du mouvement des *Félibres* qui fit renaître la littérature de cette région. Ami et collaborateur d'Alphonse Daudet (on dit même qu'il serait le véritable auteur de *la Chèvre de Monsieur Séguin*), il est connu notamment pour son livre *Jean des Figues*.

Patricia Menay, d'*Anima*, et Gisela Kaufmann, de *Buchladen*, ont également l'intention de réaliser diverses animations dans le 18^e, comme elles l'ont fait le 14 juin dernier par une lecture publique, au square Burq, du roman *La mort arc-en-ciel* de Caroline Girard.

"Je te bonheur"

■ *Images de la solidarité en France*, photos de Brahim Chanchabi, Vincent Costarella, Frances Dal Chele, Suzanne Fajt, Salim Labidi.

Un "Resto du cœur" et un centre d'accueil de SDF à Lille, des actions pour le reclassement professionnel et la permanence de *Médecins du monde* à

Grenoble, la "Chorba pour tous" et une fête de Noël des exclus à Paris, le Comité d'aide aux migrants âgés à Nanterre, un centre d'alphabétisation à Rouen, etc... : ce beau livre de photographies, édité par nos amis de l'association AIDDA, nous montre, sans discours, à travers des visages, des regards, des gestes, quelques aspects des actions de solidarité

qui se sont multipliées en France en même temps que grandissait la pauvreté de masse.

La photographie de couverture, c'est une porte en bois où une main mahabale a peint les mots : *Je te bonheur*. Un programme.

□ Pour se procurer ce livre : AIDDA, 26 rue Montcalm, 75018 Paris. Fax 01 42 59 24 20. Prix : 70 F. Une exposition existe sur le même thème.

La construction du Sacré-Cœur : un symbole anti-républicain

C'est dans un contexte politique bien particulier que fut élaboré, entre 1870 et 1872, le projet de la basilique du Sacré-Cœur : l'Eglise, très hostile à la République qui venait de naître, voulait un édifice symbolisant le pouvoir de la religion catholique sur toute la société.

En retraçant ce contexte, nous commençons ici le récit de la construction du Sacré-Cœur de Montmartre.

Il y avait sur la Butte, le 16 octobre 1919, neuf cardinaux, douze archevêques, 98 évêques, le légat du pape, des centaines de prêtres, de religieux et de religieuses, des milliers de fidèles, pour la consécration solennelle de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. C'était le point d'orgue d'une histoire qui durait depuis près de cinquante ans, pleine de bruit et de fureurs, et qui illustrait parfaitement l'un des problèmes politiques majeurs de cette époque : la question des rapports entre l'Eglise et la République.

On a souvent affirmé que le projet d'une basilique à Paris dédiée au Sacré-Cœur de Jésus avait été formé pour "expié" l'insurrection de la Commune. Ce n'est pas exact. Le "vœu" qui marque la naissance du projet date en effet de décembre 1870, et la Commune n'a éclaté que le 18 mars 1871, à Montmartre.

Mais cela n'enlève rien à la signification politique de l'édifice : ceux qui l'ont conçu voulaient proclamer par ce symbole spectaculaire, en même temps que leur hostilité à la République, leur volonté de soumettre la société française et l'Etat à la religion catholique. Le choix du site de Montmartre, dominant Paris, était significatif.

Voilà pourquoi cet édifice a suscité, et suscite encore, tant de polémiques - même si, au fil des ans, les positions de l'Eglise ont évolué.

Le pape se déclare "prisonnier"

Le projet du Sacré-Cœur est né en même temps que la III^e République. Pour bien comprendre, il faut se rappeler le contexte de l'époque.

1870 : Napoléon III est renversé. Ayant déclaré la guerre à la Prusse en juillet 1870, il a été vaincu et fait prisonnier dès le 2 septembre. Le 4 septembre, dans Paris assiégé par l'armée prussienne, la République est proclamée. Après un hiver épouvantable, le gouvernement provisoire capitulera devant la Prusse en janvier.

Février 1871 : une Assemblée nationale est élue. Elle est composée majoritairement de députés royalistes, issus des campagnes. Mais ceux-ci ne sont pas d'accord sur le choix du prétendant. Les "légitimistes" sont partisans du comte de Chambord, descendant de Charles X, et les "orléanistes" du comte de Paris, héritier de Louis-Philippe. Faute de s'entendre, ils se résignent au maintien (provisoire, pensent-ils) du régime républicain sous la présidence de Thiers.

La hiérarchie catholique, dans son immense majorité, est royaliste. Elle ne s'était ralliée à Napoléon III qu'à contre-cœur. Elle souhaite le renversement de la République. Elle remet en cause les libertés acquises au long du siècle dans le domaine politique et dans celui des mœurs.

De leur côté, évidemment, les républicains sont majoritairement hostiles à l'Eglise.

Le pape, c'est Pie IX, porté au trône pontifical en 1846 et qui mourra en 1878. On a du mal aujourd'hui à imaginer de quelle façon catégorique il condamnait toute idée de liberté de conscience et de laïcité de l'Etat.

En 1864, dans le *Syllabus* ou *Catalogue des principales erreurs modernes*, il condamnait comme absolument fausses les idées selon lesquelles «*tout homme est libre d'embrasser et de suivre la religion qu'il croit vraie*», ou «*il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion d'Etat à l'exclusion de tous les autres cultes*». A condamner également, ceux qui prétendent que «*l'Eglise n'a pas le droit d'employer la force*», ou qui veulent que «*les rois et les princes soient exempts de la juridiction de l'Eglise*», ou que «*l'Eglise soit séparée de l'Etat et l'Etat de l'Eglise*», etc...

Pie IX par ailleurs s'accrochait à son pouvoir de monarque absolu sur ses Etats. Les Etats pontificaux couvraient une grande partie de l'Italie, mais leur existence était contestée. En 1848, les républicains italiens conduits par Garibaldi et Mazzini avaient pris le pouvoir à Rome. Des troupes françaises, envoyées par le futur Napoléon III, avaient rétabli Pie IX sur son trône en 1849. En 1867 à nouveau, l'armée française était venue au secours du pape. Mais en 1870, Napoléon III retire ses troupes d'Italie car il en a besoin pour la guerre contre la Prusse. Aussitôt l'armée du royaume d'Italie, qui était en cours d'unification, occupe Rome, et annexe les Etats du pape.

Pie IX refuse de s'incliner, bien qu'on lui ait garanti sa souveraineté sur le territoire du Vatican et la non-immixtion de l'Etat italien dans les affaires de l'Eglise. Contraint de ne plus sortir du Vatican, il se déclare prisonnier. Les catholiques français se mobilisent pour le soutenir, et parmi eux, au premier rang, les promoteurs de la basilique du Sacré-Cœur. Ce thème du pape "prisonnier" reviendra comme un leit-motiv dans leurs proclamations.

Deux bourgeois parisiens très pieux

C'est une famille de riches bourgeois parisiens qui est à l'origine du projet.

Alexandre Legentil et Hubert Rohault de Fleury ont épousé les deux filles de Charles Marcotte, qui avait été haut fonctionnaire sous Louis-Philippe (directeur des Eaux et Forêts) et qui s'était reconverti dans la finance.

Alexandre Legentil (1821-1889) est le fils d'un gros négociant en tissus, créateur d'un des premiers grands magasins, le *Petit Saint Thomas*, et qui a été député sous Louis-Philippe et pair de France. Alexandre a repris les affaires de son père. Il est traducteur et auteur d'ouvrages d'économie, et membre de la *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*. Mais surtout, c'est un homme très pieux. Il s'est engagé dans la *Société de Saint-Vincent-de-Paul*, association de bienfaisance. Dans sa vieillesse, il fera cadeau de son château de St-Ouen aux Oblats de St-François-de-Sales, et il écrira des ouvrages de piété.



Pose de la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur, le 16 juin 1875, par Mgr Guibert, archevêque de Paris.

Hubert Rohault de Fleury (1828-1910) vit de ses rentes. Son grand-père, polytechnicien, inspecteur général des bâtiments sous Louis-Philippe, et son père, polytechnicien également, architecte¹, ont amassé assez d'argent pour qu'Hubert n'ait pas d'autre souci que de gérer tranquillement sa fortune. Il consacre la plus grande partie de son temps à la religion : il assiste tous les matins à la messe avec son épouse, lit des vies de saints, et est très actif lui aussi dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul. La construction de la basilique du Sacré-Cœur occupera les quarante dernières années de sa vie.

Depuis longtemps, cette famille est inquiète de la progression des idées nouvelles. Elle voit l'immoralité partout. Elle se demande comment faire pour ramener la France (la France, pas seulement les Français) dans le giron de l'Eglise sainte et unique.

Sous l'aile de Monseigneur Pie

Dès le début du siège de Paris, Legentil et Rohault de Fleury, avec leurs épouses, leurs enfants, leur beau-père et leur beau-frère, ont fui la capitale. Ils ne connaîtront pas l'affreux hiver 70-71 dans Paris assiégé. Ils se sont réfugiés à Poitiers, sous l'aile de l'évêque du lieu, Monseigneur Pie, un des prélats français les plus influents, chef de file du courant "ultramontain", c'est-à-dire favorable à une soumission totale de l'Eglise de France à l'autorité du pape.

(Suite page 18)

1. Charles Rohault, le père d'Hubert, a été un des pionniers des constructions métalliques. Il est l'auteur notamment des serres et du pavillon de minéralogie du Jardin des Plantes. Il a établi des plans pour l'Opéra de Paris, mais son projet a été refusé au profit de celui de Charles Garnier.

(Suite de la page 17)

C'est là que l'idée mûrit. Pour ces gens, aucun doute : si la France a été si rapidement vaincue, c'est en punition de ses péchés. Il faut bâtir un édifice qui proclame qu'elle se repent et qu'elle retourne sous l'autorité de sa mère l'Eglise.

Avec l'appui de Mgr Pie, ils envoient de nombreux courriers pour faire connaître leur idée. Vingt-cinq évêques au moins, et des supérieurs d'ordres religieux, sont contactés. Les jésuites et les dominicains se rallient au projet et s'en font les propagandistes.

En décembre 1870, Legentil et Rohault rédigent leur "vœu" pour la construction d'une basilique dédiée au Sacré-Cœur. Cette première version du vœu, très longue, évoque les «péchés» de la France, citant comme exemples : l'insuffisance de l'aide apportée au pape pour la défense de ses Etats, les crucifix «arrachés» des écoles, l'érection à Paris d'une statue de Voltaire, les «horribles blasphèmes» qu'on entend partout et que l'autorité tolère... Elle parle aussi de la guerre, des «exactions et rapines» des troupes prussiennes «commandées par le chef de l'hérésie protestante» (le roi de Prusse).

En janvier 1871, le texte, un peu raccourci, est envoyé dans toute la France et à Rome. Presque tous les correspondants, à quelque tendance de l'Eglise qu'ils appartiennent, donnent leur accord. Le plus réticent est Mgr Darboy, archevêque de Paris. Mais Mgr Darboy sera fusillé comme otage en mai 1871 par la Commune, durant la «semaine sanglante».

Le pape accorde sa bénédiction mais demande qu'on retire les allusions au roi de Prusse.

A ce moment, aucun site n'est encore choisi pour la future basilique. Le nom de Montmartre n'a pas encore été prononcé.

Là-dessus éclate la Commune. Le 18 mars 1871, Montmartre puis tous les quartiers ouvriers de Paris se révoltent contre le gouvernement de Thiers. C'est la guerre civile.

Le 16 mai 1871, l'Assemblée nationale, installée à Versailles, vote une résolution ordonnant des prières publiques «pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles». Thiers et son armée

La dévotion au Sacré Cœur et les royalistes

Le culte du Sacré Cœur est né en 1672 des *Leffusions mystiques d'une religieuse de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire)*, Marguerite-Marie Alacoque : Jésus, raconta-t-elle, lui était apparu et leurs cœurs avaient fusionné. La dévotion au Cœur de Jésus, avec son aspect spectaculaire et sentimental, se répandit assez vite, surtout dans les campagnes.

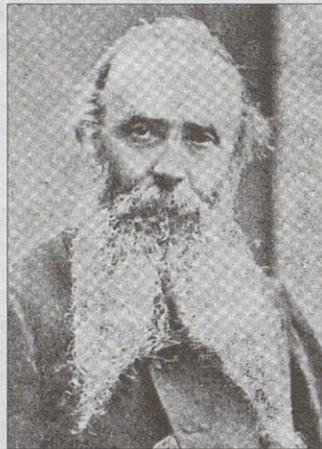
Durant la Révolution, les paysans bretons et vendéens révoltés contre la République (les chouans) choisirent le Sacré-Cœur comme emblème, cousant sur leurs drapeaux et sur leurs vêtements l'image d'un cœur surmonté d'une croix. Ce culte prit alors une signification politique contre-révolutionnaire. On raconta qu'avant d'être guillotiné Louis XVI avait «consacré» la France au Sacré Cœur.

La dévotion au Sacré Cœur fut un peu délaissée à l'époque romantique, où se développèrent quelques tentatives de construction d'un christianisme social acceptant les valeurs démocratiques. (On vit notamment, lors de la révolution de 1848, nombre de curés bénir les «arbres de la liberté».) Mais ces tentatives ne durèrent pas ; l'Eglise catholique, au milieu du dix-neuvième siècle, s'enferma à nouveau dans une attitude réactionnaire, qui coïncida avec une nouvelle extension de la dévotion au Sacré Cœur.

Paray-le-Monial reste un important lieu de pèlerinage, mais est aujourd'hui davantage fréquenté par le courant «charismatique» de l'Eglise (courant qui met en avant la piété) que par l'extrême-droite catholique.

répondent aussitôt à leur manière au souhait de l'Assemblée : la «semaine sanglante», du 22 au 28 mai, fera taire les voix discordantes, au prix de 30 000 morts.

Le projet de basilique, mis de côté durant les deux mois de la Commune, est relancé sitôt après l'écrasement de celle-ci. En juillet, le nouvel archevêque de Paris, Mgr Guibert, reçoit Legentil et quelques-uns de ses amis. Legentil raconte l'entrevue : «L'archevêque a été très bon et a



Deux riches bourgeois parisiens furent à l'origine du projet : Hubert Rohault de Fleury (à gauche) et Alexandre Legentil.

l'air très vénérable, mais bien vieux, bien casé. Mgr Jeancard (un de ses adjoints) était là, qui roupillait un peu pendant les allocutions de son chef de file. Il n'est pas jeune non plus et je ne vois pas sans frayeur ce pauvre diocèse de Paris tomber dans de si vieilles mains.»

La version définitive du "vœu"

Mais les inquiétudes de Legentil se dissipent vite : jusqu'à sa mort en 1886, Mgr Guibert sera le plus actif des partisans de la basilique.

Le 18 janvier 1872, l'archevêque accorde son soutien officiel à l'*Œuvre du Vœu national* qui vient de se former. Des personnalités catholiques de premier plan font partie du comité directeur. Le plus remarqué est le général de Charette, petit-neveu du plus célèbre des chefs chouans qui luttèrent contre la Révolution. M. de Charette, figure marquante du parti royaliste, a commandé les soldats français engagés dans l'armée de Pie IX ; à la tête de ses "zouaves pontificaux", il est revenu en France en 1870 se battre contre les Prussiens, puis contre les communards.

La version définitive du "vœu" est rédigée sous la direction de Mgr Guibert :

«En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore, en présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint Siège (...), nous nous humilions devant Dieu et reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés. Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré Cœur de Jésus.»

(Le texte de ce vœu est inscrit à l'intérieur de la basilique, à gauche en entrant.)

Le choix du site de Montmartre

Le 31 juillet une lettre de Rome approuve l'*Œuvre*. Une souscription nationale est lancée. Où construire le sanctuaire ? Les membres du

comité sont divisés. L'un propose le Trocadéro. Un autre Belleville. Legentil suggère qu'on démolit l'Opéra de Paris (dont la construction, commencée en 1862, n'est pas achevée) pour le remplacer par la basilique. A ses yeux, l'Opéra symbolise l'immoralité de la société du Second Empire. Il souhaite, écrit-il, «que ce scandaleux monument d'extravagance, d'indécence et de mauvais goût soit détruit et que ses riches matériaux et son bel emplacement servent à la fondation projetée».

Mgr Guibert tranchera en faveur de Montmartre. Plusieurs raisons à cela. D'abord Montmartre est un site sacré très ancien. Là, selon la légende, aurait été tué Saint Denis, premier évêque de Paris. Durant tout le Moyen Age et jusqu'au XVIIe siècle, un pèlerinage solennel reliait chaque année la basilique de St-Denis à l'abbaye de Montmartre, au sommet de la Butte. Et puis l'emplacement, dominant Paris, permettra à la basilique du Sacré Cœur d'être visible de toute la ville. Accessoirement, l'archevêque n'est pas fâché de répondre par ce sanctuaire à l'insurrection de la Commune, sur le lieu même où elle a éclaté, à Montmartre.

Le 16 octobre 1872, Mgr Guibert préside d'ailleurs le premier pèlerinage à Montmartre depuis la Révolution de 1789. Les pèlerins se rendent à une chapelle en bois qui vient d'être édiflée sur l'emplacement de l'ancienne abbaye, rasée en 1792 pendant la Révolution. Mgr Guibert n'a pas choisi par hasard la date du 16 octobre : c'est le jour anniversaire de l'exécution de la reine Marie-Antoinette. Et justement la rue où a été construite cette petite chapelle se nomme rue Marie-Antoinette². Coïncidence ?...

Mgr Guibert rencontre peu après Thiers, président de la République, et Jules Simon, ministre des Cultes, qui se montrent prudents mais promettent de l'aider.

Le gouvernement de l'Ordre moral

Le 28 mai 1873, un autre pèlerinage rassemble 20 000 fidèles à Chartres autour de Mgr Pie. En tête, 140 députés portant des cierges. Mgr Pie, dans son discours, évoque le projet du Sacré-Cœur. Il explique que la régénération de la France exige qu'on oppose les droits de Dieu aux droits de l'Homme. «L'heure approche, dit-il, en laquelle Jésus-Christ rentrera non seulement dans les intelligences et les cœurs des hommes, mais dans les institutions, dans les sociétés et dans la vie publique des peuples.»

Trois jours avant, Thiers a été renversé par la majorité de droite de l'Assemblée qui le jugeait trop républicain. Le nouveau président, Mac Mahon, royaliste, forme ce qu'on appellera "le gouvernement de l'Ordre moral". On attend de lui qu'il rétablisse le roi sur son trône. Tous les vents semblent favorables aux partisans de la "réaction catholique", ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes. Mais l'avenir déjouera leurs pronostics, et l'histoire du Sacré-Cœur en sera l'illustration.

Une loi sera votée en 1873 par l'Assemblée nationale pour permettre à l'archevêché d'acquiescer les terrains. La première pierre sera posée en 1875. L'intérieur de la nef sera inauguré en 1891, le campanile (clocher) ne sera terminé qu'en 1912. Il faudra même attendre 1923 pour l'achèvement de la décoration intérieure. Et tout au long de ces années, de formidables et incessantes polémiques accompagneront les travaux.

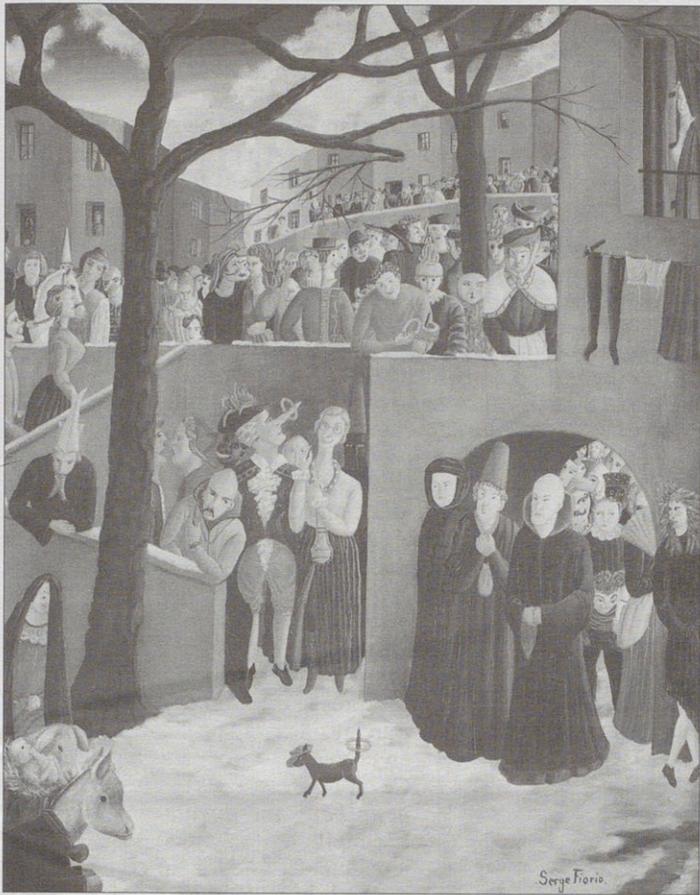
Noël Monier

2. Cette rue s'appellera rue Antoinette à partir de 1879. Actuellement, rue Yvonne Le Tac.

Dans notre prochain numéro :
Cinquante ans de violentes polémiques.

Halle-St-Pierre : dans le 18e, il y a un musée merveilleux, profitez-en...

La Halle-Saint-Pierre, musée de "l'art naïf" et de "l'art brut", poursuit en juillet (avant sa fermeture annuelle en août) deux très belles expositions, "Artistes autodidactes" et "L'œil à l'état sauvage". Si vous ne les avez pas encore vues, profitez des vacances pour y courir.



Carnaval au petit chien, de Serge Fiorio. Dans un angle, une femme nue derrière son rideau, et dans l'angle opposé, une Vierge à l'Enfant Jésus : des tableaux à la signification plus mystérieuse qu'on ne s'en douterait à une première vision...

Un huitième artiste autodidacte s'est ajouté récemment aux sept de l'exposition présentée à la Halle-St-Pierre depuis avril : l'*Hommage à Serge Fiorio*, qui complète l'exposition, montre une quarantaine de tableaux de cet artiste du Lubéron, cousin et ami de Jean Giono, et qui sans avoir jamais appris la peinture a trouvé le moyen de mettre dans ses toiles toute la Haute-Provence avec le soleil en prime.

Né en 1911, fils d'un maçon piémontais qui vint en 1918 travailler en Haute-Savoie comme carrier, **Serge Fiorio** a tout naturellement, à 14 ans, commencé à travailler dans les carrières. Vie dure, dans la montagne, jusqu'à l'épuisement physique. Mais ce garçon timide, légèrement zozottant, n'abandonna pas pour autant ce qui était sa passion depuis l'enfance : peindre. «*Je n'avais vu de tableaux qu'en reproduction, raconte-t-il, les premiers vrais tableaux que je vis, ce furent les miens.*» Et ses premiers spectateurs furent ses camarades ouvriers, qu'un soir il se décida à emmener dans sa chambre d'hôtel voir sa production et qui en restèrent bouche bée.

Fiorio a partagé presque toute sa vie entre le travail sur les chantiers, la culture de sa terre, une terre brûlée de soleil, et la peinture.

Il a produit une œuvre qui ne doit rien aux conventions classiques, une œuvre aux couleurs denses et chaudes même lorsqu'il peint la neige des longs hivers, des paysages aux lignes précises où l'architecture des montagnes joue avec celle des maisons, et de grandes scènes remplies d'une

foule bruyante. Le thème du carnaval est un de ses préférés : "*Carnaval au petit chien*", "*Carnaval au marin*", "*Carnaval en forêt*", prétextes à évocation dans un imaginaire étrange et bariolé.

Les sept autres artistes de l'exposition ont eu, comme Fiorio, des parcours bien éloignés des carrières classiques de peintres. Ils ont en commun un sens inné du décoratif et une joie évidente de créer.

Dès l'entrée de l'exposition, on a le souffle coupé par les œuvres de **Paul Amar** : dans des boîtes larges et profondes, d'extraordinaires théâtres rococo, faits entièrement de coquillages et de coraux peints, vernis, dorés, assemblés par milliers, avec des lumières à travers tout ça, "*Palais des mille et une nuits*", "*Bal dans les jardins de Versailles*", "*Chasse à courre*", "*Mariage à la synagogue*", "*Fonds marins*"...

Paul Amar, né à Alger en 1919, venu en 1945 à Ménilmontant, où il travailla comme coiffeur et chauffeur de taxi, n'a découvert son talent qu'en 1974, en trouvant dans une boutique en Vendée, un jour de vacances, de ces objets fabriqués en coquillages pour les touristes. Ils lui plurent. Il commença à fabriquer, et à vendre, des petits sujets, animaux, personnages, puis à les placer dans des boîtes, de plus en plus grandes, de plus en plus foisonnantes, délirantes, féériques.

Germain Tessier (1895-1981) fut jardinier à Pithiviers toute sa vie, comme son père avant lui. On l'appelait *Manche de bêche*, il passait pour un original, il signait *Le peintre du terroir*. C'est un artiste "naïf" à l'état pur. En 1965 il organisa une grande exposition de 129 de ses œuvres, puis ouvrit son propre musée dans un bâtiment au coin de sa maison. Au ripolin sur de l'isorel ou du carton d'emballage, il peignait avec soin des paysages de Pithiviers, des images de cirques, des portraits de célébrités (de Churchill à Jean Gabin et Léon Zitrone), en aplats de couleurs primaires, avec des noirs brillants, des bleus, rouges, verts, oranges. Il écrivit aussi des chansons et des monologues comiques.

Sylvette Galmiche (née en 1932), bien qu'autodidacte elle aussi, fait preuve d'une maîtrise et d'une science de la composition infiniment plus grandes. Ce sont surtout ses tapisseries, toutes réalisées entre 1977 et 1979, qui étonnent : petits formats énigma-

tiques, où s'entrelacent des figures humaines, des animaux réels ou imaginaires, des totems, des crânes crachant du feu, et d'autres formes difficiles à identifier mais terriblement vivantes. Elle-même ne peut pas dire quel est le sens de ces compositions : «*C'est la couleur qui domine... Tout se tient, je n'aime pas laisser un coin sans fil.*» C'est somptueux. Par la suite, Sylvette Galmiche s'est tournée vers la peinture, et plusieurs de ses gouaches sont également exposées ici.

Serge Vollin est né en 1946 dans un village des Aurès d'une mère berbère et d'un père français, paysan pauvre, dont les ancêtres étaient enracinés là depuis plusieurs générations. Berger dans son enfance, il entre à l'école en 1954 et la quitte presque aussitôt pour retourner garder ses chèvres : la guerre d'indépendance a éclaté et l'instituteur a été tué. Serge dessine avec un silex sur les rochers. Un officier français le remarque, lui donne du papier, des crayons, le fait venir au camp militaire où il apprend à lire et à écrire. C'était l'époque où l'armée française faisait de la «pacification» à la fois en traquant les combattants algériens dans les montagnes et en ouvrant des dispensaires et des écoles.

À la mort de son père en 1961, Serge part pour Alger, puis Marseille, puis Grenoble. Il travaille dans une usine chimique, épouse une fleuriste qu'il aide à la boutique, devient portier d'hôtel, agent de sécurité, et pendant tout ce temps dessine, dessine à en perdre le sommeil, prend des cours pour apprendre «l'art moderne», jusqu'à s'évanouir de fatigue, jusqu'à connaître des hallucinations. Depuis 1994, apaisé, il a trouvé son style, un style qui n'est qu'à lui. Les nombreuses œuvres exposées, aux crayons de couleur ou parfois au pastel gras sur des feuilles de kraft, sont en apparence équilibrées, fraîches, parfois farceuses. En les regardant attentivement, on y découvre les traces de rencontres multiples, pas toujours heureuses, et la nostalgie de son enfance.

Baya est une vedette. Née en 1931 dans un village de Kabylie, orpheline à 5 ans, elle a été pri-



Femme au panier et coq rouge, de Baya.

18^e

PORTRAIT

Rocca, le rappeur du métro La Fourche

se en charge par une Française chez qui elle comença à peindre en copiant des illustrations de livres d'enfants. A 16 ans, elle a sa première exposition à la galerie Maeght à Paris, avec un catalogue préfacé par André Breton, pas moins. Du jour au lendemain la voilà célèbre. Elle travaille un an à Vallauris où elle peint des céramiques et où Picasso l'admire. Puis elle retourne chez elle, épouse à Blida un maître de la musique classique arabo-andalouse, Hadj el Mahfoud, et s'occupe de sa famille tout en continuant à peindre. Les gouaches exposées révèlent un grand bonheur de couleurs, une souplesse, une légèreté, une élégance exceptionnelles.

L'Ukrainienne **Maria Primatchenko** (1908-1991) a commencé à peindre très jeune, dans son village, décorant de fresques selon la tradition les maisons de ses parents et des voisins. Remarquée par un peintre connu, elle est invitée dans les ateliers expérimentaux du Musée de Kiev, se perfectionne dans son art, participe à de nombreuses expositions, mais retourne très vite au village qu'elle ne quittera plus. Ses gouaches, très gaies, très décoratives, montrent des animaux fabuleux, des scènes villageoises.

L'histoire la plus émouvante est celle de **M'an Jeanne**. Abandonnée dès sa naissance à Paris en 1902, donc enfant de l'Assistance publique, elle est placée en nourrice dans l'Yonne, où très jeune elle devient ouvrière agricole et femme de ménage. En 1931 elle épouse Louis Vetter, lui aussi enfant de l'Assistance, lui aussi ouvrier agricole, et bûcheron. Ils travaillent ainsi jusqu'en 1961, où le mari meurt.

Jeanne vient habiter chez son fils Jean-Louis. Celui-ci, à qui ses parents ont fait suivre des études, est devenu sculpteur. Chez lui, un jour en 1972, M'an Jeanne prend des crayons feutres abandonnés par un enfant et fait un dessin. Son premier dessin. Fernand Rolland, poète et peintre, voisin et ami de Jean-Louis Vetter, décèle l'étonnante capacité créatrice de M'an Jeanne, lui donne des fusains gras à l'huile, et cette femme de 70 ans, usée par les travaux, va en moins de trois ans, jusqu'à sa mort, réaliser 130 dessins qui sont de pures merveilles.

Noël Monier

□ *Sept artistes autodidactes entre l'art naïf et l'art brut, et Hommage à Serge Fiorio. Jusqu'au 2 août. 2 rue Ronsard, tous les jours de 10 à 18 h. Tarif réduit pour les habitants du 18e.*

"L'œil à l'état sauvage" prolongé jusqu'au 26 juillet

La sélection d'artistes présentés par la revue *L'œil sauvage*, ouverte depuis février (voir le 18e du mois n° 37) est prolongée jusqu'au 26 juillet. Naïfs, ceux-ci ne le sont certainement pas, et l'impression dominante de l'exposition n'est pas la fraîcheur.

Nourris de culture, ils le sont sans aucun doute, mais aussi singuliers, hors normes, inclassables. Provocateurs souvent, explorant les abîmes de l'inconscient, parfois obscènes, parfois pleins d'humour, ou séducteurs. Utilisant toutes sortes de matériaux non classiques : éclats de céramiques brisées comme dans les grands tableaux barbares de Bettencourt, morceaux d'écorce et feuilles séchées transformés en ailes d'anges-insectes par Jephane de Villiers, cailloux, objets divers en bois, fils emmêlés, toiles de jute, avec des couleurs sombres ou brutales, qui font penser à des boues séchées, à du sang, à de la poussière d'astres... Tout cela d'un raffinement en même temps que d'une sauvagerie qui ne peuvent laisser indifférent.

N.M.

Parmi les nombreux rappeurs issus du 18e, Rocca, qui habite du côté du métro La Fourche, est un cas particulier : avec son groupe "la Cliqua", il mêle au style hip-hop un goût pour les rythmes de la salsa, qu'il a hérité de ses origines sud-américaines.

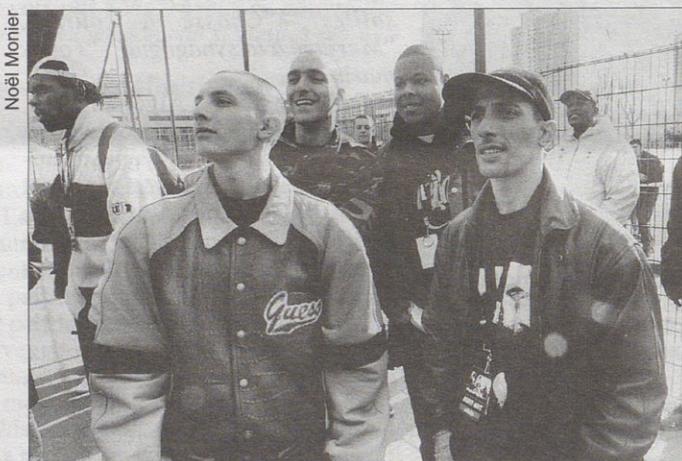
Métro La Fourche, au début des années 90, Rocca prépare sa tactique d'attaque. Après le bac, il a arrêté ses études, et comme il nous le raconte il n'a "pas eu le temps de faire autre chose parce qu'on rappaît tous". Mieux qu'un divertissement, le rap est pour lui, comme pour beaucoup de jeunes de la rue, le support d'une réflexion. Avec des amis il forme un groupe : la Cliqua. Pour ces rappeurs de La Fourche le succès vient vite. Le jeune réalisateur Mathieu Kassovitz les remarque, leur demande un titre pour son deuxième film, *la Haine*. "Le hip-hop mon royaume, mon home sweet home" bat sur les ondes. Inutile de retourner à l'école, donc. A La Fourche, le rap bat à son rythme, sur un tempo fort.

«La salsa, musique du peuple»

Armé des ses origines colombiennes et de ses percussions, Rocca devient, à 21 ans, un pro. Ses textes témoignent d'une conscience sociale déjà

compte. *Je suis très minutieux. J'essaie à chaque fois de mettre la barre plus haut par rapport à ce que j'ai fait.*

Pour ce jeune rappeur élevé au son de la salsa et du hip-hop, la musique est plus qu'une culture, c'est une manière de vivre, au sens fort du terme. Pour lui le mouvement hip hop incarne «la culture de la débrouillardise, de la réussite sociale», et quant à la salsa qu'il connaît sur le bout des doigts elle divulgue «le message des campagnes destiné au peuple latino-américains des grandes villes». Selon lui, «la salsa a un caractère révolutionnaire, c'est la musique du peuple, mais dans un milieu urbain, à Paris, le hip hop s'impose». Rocca ne se fait pas d'illusions quant à la portée politique et sociale du rap. «Je ne crois pas en la révolution collective ou en un truc de dingue», dit-il. Ayant comme seule et véritable désir une envie de s'en sortir il affine avec habileté son point de vue : «Il faut se battre à contre-courant. Il y a une énergie négative en chacun de nous que nous pouvons changer. Et en changeant de mentalité, tu changes la mentalité de ton petit frère, et de ton entourage, et ça c'est déjà bien.»



Rocca photographié récemment, lors des concerts de la journée "Banlieues du monde" au stade des Poissonniers dans le 18e. Reconnaissable à sa manière typique de jeter la tête en arrière, comme pour un défi...

mûre, ses rythmes se distinguent de ceux de ses aînés par une tonalité latino. De ce travail, qu'il compare à «une manière de cuisiner, d'accrocher, d'être palpable. comme pour faire une sauce», st sorti il y a deux ans "Entre deux mondes", son premier album solo. Solo ? Pas vraiment puisque, dit-il, «mon album, même s'il porte mon nom, est un album de la Cliqua. On a le même concept que les Chevaliers du Zodiaque : l'armure se forme avec plusieurs éléments : le bouclier, le casque... En restant ensemble on reste forts». Quoi qu'il en soit, le jeune rappeur a trouvé ce qu'il nomme «la bonne connexion». Son disque s'est vendu à plus de 35 000 exemplaires. Suivent alors pêle-mêle, une tournée en France, un concert à L'Élysée Montmartre, des radios... Mais la célébrité a quelque chose d'artificiel : «C'est, nous explique Rocca, la force des mots qui intervient et ce que je dégage qui compte.»

Traduisant son nom, on peut s'amuser à comparer ses textes à un matériau dur et grinçant, de la pierre ponce. Mais peu importe. «J'essaie, affirme Rocca, de toucher directement les émotions, de faire du "rap contact", du corps à corps», puis commentant son travail, il ajoute : «c'est le dosage qui

La parution de son disque chez Barclay, on aurait pu s'attendre à le voir en crooner, confondant rap et variété. Ce qu'il refuse : «Je ne suis pas le rappeur bête qui gueule et qui pète.» L'écueil évité, Rocca défend sa musique. Considéré par certains comme de la sous-culture, le rap s'impose comme une contre-culture. «Avec la Cliqua, nous dit-il avec réserve, nous apportons quelque chose, je ne saurais pas dire quoi. C'est pas à nous de le dire. C'est aux gens de s'en apercevoir.» Son œil critique le quotidien. Il se fait le petit rapporteur, «témoin et acteur», d'un monde que bien des journalistes n'ont pas étudié dans les écoles. Si bien que le titre de son album prend forme, «entre deux mondes, explique-t-il, c'est ma place dans la société, je suis entre Bogota et Paris, entre le bien et le mal, je peux faire le bien et dans mon bien je peux faire du mal aux autres.»

«Des contrôles trois fois par jour»

Les sujets qu'il aborde sont à l'image de cette position centrale, qui plus que de la neutralité ou de l'objectivité ressemble à de la lucidité. Avec la justice, le racisme, la police, la violence, Rocca se bat sur son terrain. «Il faut arrêter de se le cacher, déclare-t-il, la police nous fait subir des contrôles trois fois par jour parce qu'ils n'aiment pas notre tête. Ça a à voir avec le racisme, avec les lois, avec les hommes. C'est la justice qui est au milieu de tout ça. Aujourd'hui il n'y a pas de juste milieu. Nous sommes considérés comme des étrangers, donc exclus du terrain, les contrôles sont là tous les jours pour nous le faire comprendre. Il faut arrêter ça. Je ne donne pas de solutions. J'essaie de réussir dans ce que je fais, humainement et socialement.»

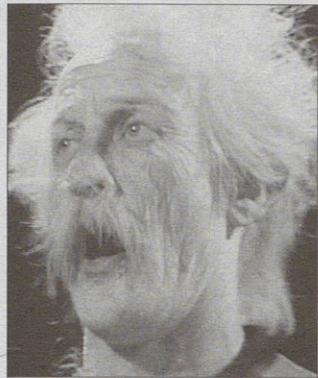
Donald James

□ Le disque de Rocca : *Entre deux mondes*, Arsenal rcs, Barclay.

LE MOIS DU 18^e

Théâtre

**Lavoir moderne parisien
Jacques
ou la soumission**
d'Eugène Ionesco



Deux des métamorphoses de Ligeon-Ligeonnet dans "Jacques ou la soumission"

André Ligeon-Ligeonnet, comédien et vidéaste, interprète les dix rôles de la pièce, en partie sur la scène, en partie sur l'écran : la mère hystérique et possessive, le père patriote et donneur de leçons, la sœur débile, les grands-parents frappadignes, la fiancée aux trois nez... apparaissent sur l'écran et toisent le soumis Jacques resté sur scène. Farce cruelle et délirante dans la manière d'Ionesco.

□ Reprise. Du 2 juillet au 11 septembre (jeu. vend. sam. 21 h). 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

Offre spéciale à nos lecteurs :

Jusqu'au 11 juillet inclus, une entrée gratuite au **Lavoir moderne parisien** pour la pièce "Jacques ou la soumission"

sur présentation d'un exemplaire du 18^e du mois.

Au Tremplin Théâtre

Intermezzo, de Jean Giraudoux

mise en scène David Kauffman

Jean Giraudoux, lorsqu'il écrit *Intermezzo* en 1933, est un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, cultivé jusqu'au bout des ongles, mis "au placard" à cause de son impertinence et de son apparence de dilettantisme, qui a donc eu tout le loisir d'approfondir son œuvre d'écrivain, et qui a découvert depuis quelques années le lieu où déployer son amour des mots et des jongleries de l'esprit : le théâtre.

Intermezzo est une curieuse pièce, dont le scénario pourrait ressembler à celui d'un film fantastique, avec spectre et procès en sorcellerie, mais situé dans une petite ville de province si tranquille et banale que toute terreur s'y évapore, et écrit dans un style si brillant, avec un tel pétilllement

sous les phrases, que l'on ne retient que le sourire.

Histoire d'une toute jeune fille qui estime avoir bien le droit de «s'élever au-dessus de sa vie quotidienne», interprète privilégiée du Spectre, et qui se laisse prendre au lyrisme d'un fonctionnaire-poète : «Isabelle ! Ne touchez pas aux limites de la vie humaine. Sa grandeur est d'être brève et pleine entre deux abîmes.»

Après *Intermezzo*, Giraudoux écrira *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* et *Electre*, deux pièces où, derrière la verve, l'ironie, la légèreté, transparaît une angoisse profonde devant la montée en Europe de l'irrationalité meurtrière et de la guerre...

□ Jusqu'au 30 août (mar. à sam. 20 h, dim. 16 h). 39 rue des Trois Frères.

Au Trianon 5e gala Léo Ferré

Comme chaque été maintenant, le *Trianon* programme un gala Léo Ferré. Présentés par Claude Pieplu, de nombreux interprètes viendront prouver que Ferré est vivant : parmi eux, Fabienne Thibeault, Pierre Barouh, Paco Ibanez, David Legitimus, Zaniboni (qui chantera en italien), Xavier Ribat (en catalan), Hiroko Tomobe et Keiko Wakabayashi (en japonais), etc...

□ Le 14 juillet à 20 h. 80, bd Rochechouart. 01 42 52 21 25.

Et aussi

■ **Dany Mauro**, humoriste et imitateur des vedettes de la télé, au *Théâtre de Dix Heures* à 22 h jusqu'au 31 juillet. A 20 h 30, jusqu'au 25 juillet, **Guy Montagagné**. 01 46 06 10 17.

■ **Avant la retraite**, de l'auteur autrichien Thomas Bernhard, avec Michel Bouquet, fera la réouverture à *l'Atelier* après l'interruption des vacances, à partir du 25 août. 01 46 06 19 89.

■ **Les Chippendales** reviennent à *l'Elysée Montmartre* les 1, 2 et 3 juillet. Pour les dames qui aiment les beaux garçons musclés. 01 44 92 45 45.

Cinéma

L'épouvante au Cinéma des Cinéastes

N'hésitant pas à faire un clin d'oeil à l'actualité, les animateurs du *Cinéma des cinéastes* ont intitulé leur rétrospective estivale de films d'épouvantes produits sur le

vieux continent : «*L'Angoisse européenne*». Si vous aimez vous faire peur confortablement assis dans un fauteuil, dans une salle climatisée, vous pourrez vous rendre à ce cinéma art et essai proche de la place Clichy, qui programme des films fantastiques pendant les mois de juillet et d'août.

□ 7 avenue de Clichy. 01 53 42 40 20.

Cirque

■ Nouveau programme au *Cirque Romanès* (passage Lathuille, près de la place Clichy) du 20 juillet au 8 août à 21 h. (Plein tarif 100 F, tarif réduit 50 F.)

Soirées

Au Divan du Monde Cabaret créole "île de la Réunion"

Durant tout l'été, les jeudis, vendredis, samedis et dimanches à 20 h 30, depuis le 11 juin et jusqu'au 30 août, le *Divan du Monde* se met à l'heure créole avec la troupe Kari Volland de l'île de la Réunion. "Zistoirs Kréol" (une fois les spectateurs attablés, les comédiens racontent en sketches et en fanfare l'histoire de leur île), restauration (le "kari poulé" de Georgette), puis "Tropicadéro" (musiciens et danseuses envahissent le lie, pour un funk tropical rythmé et théâtral) et pour finir "bal séga". Entrée 90 F. Du jeudi au dimanche, on peut poursuivre avec les "Noites do Brasil" de 23 h 30 à l'aube.

□ 75 rue des Martyrs. 01 44 92 77 66.

Expositions

Galerie W

John Kole : "Tirez à vue"

C'est un très jeune homme que la nouvelle galerie de la rue Burq expose jusqu'au 25 juillet : le peintre étasunien John Kole a 23 ans. Utilisant des supports divers (toiles, plaques de bois, planche de tableau électrique), il peint des ciels fuligineux, dans la tradition de la peinture classique, assemblés à des bandes jaunes et rouges - couleurs de feu -, sur lesquelles apparaissent parfois des personnages de la mythologie américaine : cow-boys, etc...

Le 4 juillet, jour de la fête nationale des Etats-Unis, John Kole et la galerie organisent une «Independence day party». Elle se poursuivra au Club Club, 3 rue André Antoine. Le 8, lecture d'oeuvres de Jocelyn Beard. Le 16 juillet, une expérience théâtrale psychédélique inspirée par William Burroughs sera au centre d'une «beatnik night» qui, elle aussi, se terminera au Club Club. Enfin, le 24 juillet une mise en scène du *Huitième sceau* de Woody Allen sera présentée dans la Galerie W. La soirée s'achèvera cette fois au Bar Jaune situé au 6 de la rue Germain Pilon.

■ Du 25 juillet au 15 septembre, la galerie sera transformée en un salon d'appartement, dans lequel seront accrochés, dit Eric Landau, «les tableaux qu'on aime, comme on aime les

avoir chez soi».

□ 3 rue Burq. Tlj sauf lundi de 14 h à 21 h. Tél 01 42 52 00 18

Chez Dupon

Photographies de Kristian Autain

Dupon, 74 rue Joseph de Maistre, est un des bons laboratoires de tirage photo de Paris. Depuis quelque temps il organise dans son hall des expositions. On y a vu de superbes photos sur le jazz. C'est maintenant, jusqu'au 30 septembre, les photos de Kristian Autain, qui oppose le soleil et l'ombre, le blanc et le noir, le sable ou la pierre et les corps humains, dans des instantanés plutôt heureux.

□ Aux heures d'ouverture du labo. Tél. 01 40 25 46 00.

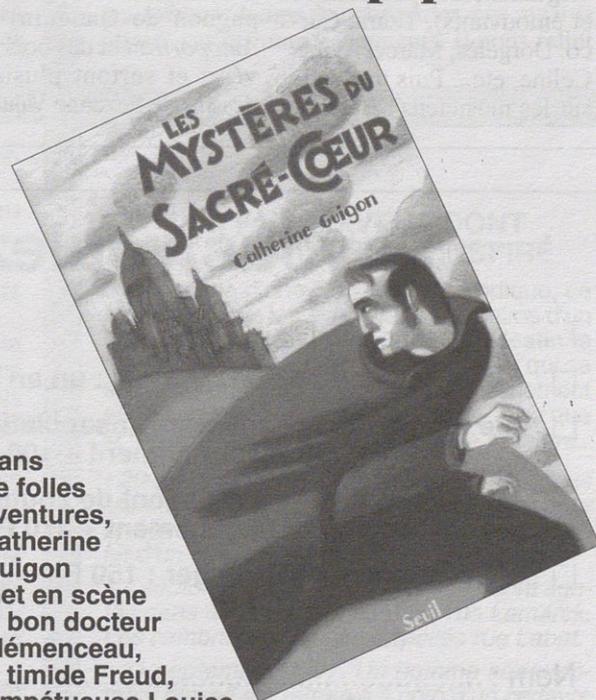
"Le Pinde" invite des artistes hongrois

L'association d'artistes du 18^e "Le Pinde" a fait en mai 1997 une exposition à Budapest. Elle rend la politesse et accueille un groupe de peintres hongrois du 16 au 26 juillet à la salle St-Pierre-de-Montmartre, 2 rue du Mont-Cenis. Entrée libre de 10 h à 19 h.

■ A la *Halle-St-Pierre*, hall du bar, **Keith Hill** présente ses sculptures jusqu'au 31 juillet. (2 rue Ronsard, tous les jours de 10 h à 18 h.)

Cette page a été réalisée par Michèle Stein, Sylvain Gareil, Noël Monier.

Dans la tradition du roman-feuilleton populaire



Dans de folles aventures, Catherine Guigon met en scène le bon docteur Clémenceau, le timide Freud, l'impétueuse Louise Michel, le futur Valentin le Désossé et quelques autres personnages...

En vente chez votre libraire.
Editions du Seuil, 120 F.

Un parfum d'histoire au Musée de Montmartre

C'est toute l'histoire de la Butte qui est évoquée dans l'exposition actuelle du Musée de Montmartre, *Flâneries au fil du temps*.

On est accueilli, dès la salle d'entrée, par le grand tableau de Willette, *Parce Domine*, réalisé pour décorer le cabaret du *Chat noir* - chef d'œuvre de ce dessinateur, où la farandole d'une fête échelonnée se déploie dans des tonalités sinistres et une ambiance de sourd désespoir. A côté de cette toile, les originaux des grandes affiches de Toulouse-Lautrec pour la Goulue au Moulin Rouge et pour Aristide Bruant.

On est mis tout de suite dans l'ambiance, et dans la pièce voisine, le bar, on découvre un superbe comptoir en zinc (qui décorait le café des parents de l'ancien député du 18^e Louis Baillot, rue de l'Abreuvoir) et l'enseigne originale peinte par André Gill avec le fameux lapin qui donna son nom au cabaret *Le Lapin agile* ("le lapin à Gill").

Des dessins de Max

Flânant de pièce en pièce, on trouve une petite salle consacrée aux écrivains du 18^e : Gérard de Nerval, Max Jacob (dont sont présentés ici plusieurs dessins originaux, très peu connus et émouvants), Tzara, Carco, Dorgelès, Marcel Aymé, Céline, etc... Puis une salle sur les musiciens : Berlioz,

Erik Satie, les Casadesus, Honegger, Milhaud, et le bureau reconstitué de Gustave Charpentier, auteur de l'opéra *Louise*... Puis le théâtre, avec notamment des documents sur André Antoine, qui fonda son *Théâtre libre* dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, et sur le *Théâtre de Montmartre*, une des plus anciennes salles de théâtre de Paris, bâtie en 1822, devenue aujourd'hui *l'Atelier*.

Moulins et Maquis

Au long de l'escalier sont accrochés des tableaux et gravures sur les moulins. Une salle est consacrée à l'abbaye des Dames de Montmartre. En continuant la flânerie, voici une série de tableaux sur l'ancien "maquis", pittoresque assemblage de baraques en bois et en carton, véritable "favella" à la parisienne (signalons un très beau dessin de Frank Kupka). Le "maquis" fut détruit par le percement de l'avenue Junot, dont plusieurs tableaux retracent aussi l'avancée.

Et voici une salle sur les peintres montmartrois, avec quelques chefs d'œuvre : d'Emile Bernard (le compagnon de Gauguin) son *Autoportrait* et des bois gravés ; et surtout plusieurs dessins de Suzanne Valadon,

d'une force convaincante. Moins convaincantes sont les œuvres d'Utrillo présentées ici, qui n'appartiennent pas à la meilleure période de cet artiste.

En bas, dans la pièce qui ouvre sur le jardin en pente, voici dans un coin la presse à bras de Delâtre et quelques œuvres (trop peu, hélas) de ce graveur exceptionnel. On peut aussi y admirer les productions de la *porcelainerie de Clignancourt*, et vérifier qu'elle fut, pour la qualité, une des premières de France au XVIII^e siècle, capable de rivaliser avec Sèvres.

Commune et Sacré-Cœur

Dans une grande salle, une série de documents sur l'histoire de Montmartre entre la Révolution de 1789 et le XX^e siècle, où figurent des gravures mille fois reproduites (celle par exemple qui montre les canons hissés par la population parisienne sur la Butte le 15 juillet 1789, celle qui illustre la poursuite des derniers insurgés de juin 1848 dans les carrières de Montmartre, et d'autres sur le télégraphe de Chappe, sur les combats de 1814...).

Voici des souvenirs du siège de Paris en 1870, notamment des lettres destinées à la poste par ballons, lettres de formats minus-



La fameuse enseigne du "Lapin à Gill"

cules car il fallait économiser le poids. Une vitrine sur la Commune de Paris et un buste de Louise Michel voisinent avec un ensemble de documents sur la construction du Sacré-Cœur...

On gardera pour la fin la petite pièce sombre consacrée au "théâtre d'ombres" du *Chat noir*, où l'on peut admirer les zincs découpés

de Rivière pour la pièce *Ailleurs*. On avait vu il y a trois ans au musée Carnavalet les zincs de Caran d'Ache pour l'épopée de Napoléon. Ceux-ci sont d'égale qualité.

N.M.

☐ *Flâneries au fil du temps*. Musée du Vieux Montmartre, 12 rue Cortot. Tous les jours sauf lundi, de 11 à 18 h. L'exposition durera au moins jusqu'en décembre.

Si vous voulez nous aider, abonnez-vous !

- Je m'abonne au 18^e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18^e du mois» : 230 F
(130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F
(130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- Abonnement à l'étranger : 150 F

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18^e du mois», à l'adresse : Le 18^e du mois, 38 rue Léon, 75018 Paris.

C. TRAMBERT

CALIBRE 18

Chapitre 8

Résumé des chapitres précédents : Notre héros Paul Hard, arrivé à Paris dans le 18e depuis quelques mois, vit avec Blanche, une étudiante, dans le quartier des Abbesses, et travaille pour un brocanteur. Paul Hard a une étrange particularité : dans ses pérégrinations à travers le 18e, il ne cesse de tomber sur des faits divers...



11 septembre 1997. 59 rue d'Orsel.

une longue semaine pour que la confiance revienne. Nos excuses respectives ne convainquirent personne, nos reprîmes une vie normale mais le mal était fait. Plus rien ne serait comme avant. L'orage passa. Pas mon blues, ni ma série noire.

Je me souviendrai longtemps de cette nuit de 11 septembre. Je rentrais d'une journée éreintante par la rue d'Orsel. Le Marché Saint-Pierre était calme, le Sacré-Cœur illuminé perçait entre les maisons, les marchands de tissus avaient fermé leurs échoppes. Seules les poubelles vertes rappelaient la vie passée. Derrière l'une d'elles, au 59 de la rue, quatre pieds dépassaient. A n'en point douter, des clochards attardés. Mais un grognement parvint à mes oreilles : «Vite, aidez-moi...»

Ma main droite, posée sur l'abdomen du jeune homme, était ensanglantée. Son compagnon, aussi jeune et pas plus clochard que le premier, semblait dormir. Mais sa pâleur, et une tache de sang sur le visage, me tirèrent de ma naïveté. Il était bel et bien mort, son flanc transpercé à coups de canif.

Chapitre 8 RODEO BIEN LIGOTE ET MEURTRE SUR LA BUTTE

Porte de la Chapelle.

Sur le périph, après trois semaines de calme et de proximité, Blanche et moi regardions le dôme du Sacré Coeur comme un enfant un chou à la crème dans une vitrine. Une belle lumière semblait désigner le monument comme l'inexorable et unique destination de tout voyage.

Mais, nos petites habitudes et occupations retrouvées, voilà qu'une certaine lassitude s'installait peu à peu dans nos relations. L'amour toujours, la routine en plus. Ça doit arriver. Fallait que ça bouge un peu.

Fin août, un soir que je rentrais par la sinieuse rue du Chevalier de la Barre, une 205 vrombissante précédait une voiture de police dans une course poursuite qui avait déjà endommagé trois véhicules du côté de la rue Paul Albert. Au sommet de la Butte, l'action se précipite et l'étau se resserre pour le chauffard, coincé au niveau de la cité du Sacré Cœur. La police choi-

C'est à ce moment, alors que j'étais bien décidé à rentrer, que quatre gars, survêts et capuches rabattues, me bousculèrent avant de s'engouffrer dans l'immeuble. Plutôt bizarres, les gars. Mais de toute façon, j'étais coincé dehors, sans le code d'entrée.

Le bruit d'une masse lourde et d'un cri attirèrent ma méfiance. Je descendis la rue Lamarck, déboula dans la rue de Clignancourt pour arriver au commissariat. Il me faut être persuasif, avec mon haleine éthylique, pour faire déplacer trois fonctionnaires.

De retour sur les lieux, un voisin affolé nous ouvre et nous conduit à la porte des adolescents. L'appart avait été mis à sac : hi-fi, console de jeux, caméscope, tout avait été enlevé. Les voyous avaient giflé le fils du propriétaire dans l'espoir vain de lui faire avouer une éventuelle planque d'argent. Tous ont été ligotés le temps du cambriolage. Ils en sont quittes pour une très grosse peur.

Et la chasse à l'homme commence. Elle ne durera pas longtemps. Une patrouille va intercepter plus bas, rue Labat, deux jeunes du quartier qui auront du mal à justifier

sit de mettre fin au rodéo par la force pour éviter que ce Fangio aviné finisse sa course dans la foule de touristes. Et bang ! Un brigadier tire.

Il vise la roue mais sa balle ricoche et vient se fichier dans le mollet d'une sexagénaire. Le conducteur perd le contrôle de son véhicule qui s'encastre dans une grille. Il faudra trois policiers pour lui passer les menottes...

J'étais pas loin de chez Blanche, mais pas pressé. Pour me remettre de ces émotions, je descendis trois bières dans un café à la mode de la rue des Abbesses.

- Patron, une autre!

Des lycéens échoués là sur le zinc se racontaient leurs souvenirs de vacances : soleil, la drague dans des endroits à la mode... Manifestement ces jeunes gens de bonne famille cherchaient à oublier la proche rentrée. Après quelques verres, ils m'invitèrent chez eux pour finir la soirée, promettant «du bon vin et des copines cool». La vie éternelle, quoi !

Sur le chemin, Blanche hantait mon esprit, ou ce qu'il en restait. Arrivée rue Lamarck. Un bon coin. En bas de leur immeuble, les remords furent plus forts. Je tournai les talons.

l'origine des deux sacs remplis qu'ils traînent sur la chaussée. Leurs complices seront vite identifiés.

Et moi, ma justice, c'était d'aller retrouver le petit corps ondulé de Blanche qui devait reposer sous une couette douillette. Le petit matin pointait déjà son museau, éclairant cet interminable escalier jusqu'à notre tanière. La serrure se fit silencieuse, je me dévêtis dans l'obscurité et me glissai sous les plumes.

A ce moment-là un doute m'envahit. En me retournant, ma suspicion devint certitude : Blanche n'était pas là et mon mal de tête ne m'aidait vraiment pas à analyser la situation. A cette heure du matin, une seule de sommeil me restait avant de partir au boulot. Je choisis le sommeil, perturbé. Demain est un autre jour.

Je descendais les marches quatre à quatre et c'est dans le hall que je croisai Blanche, les traits tirés. La fatigue s'étalait sur son minois sans en chasser les charmes. De ses yeux amandes, restaient les noyaux. Nous n'eûmes pas même le temps de nous parler, nos regards étaient suffisamment éloquents. Il nous fallut

Un homme au balcon de l'immeuble m'avertit que la police avait été appelée.

Le blessé tentait de ramper. Je le maintins jusqu'à ce que les secours arrivent. Il ne pouvait même plus gémir. Les flics enfin arrivèrent et le reconnurent. Un gars connu sous divers surnoms pour de menus larcins.

Ils prirent ma déposition. Le lendemain, un journal local m'apprenait qu'un jeune homme de 27 ans avait reconnu le meurtre, commis après qu'il ait été pris à partie par le duo passablement éméché.

N'empêche, je n'oublierai pas de si tôt ce visage froid qu'une tache rouge ponctuaient.

Souvent je me suis demandé pourquoi le quartier me prenait comme témoin de ses malheurs. Pourquoi moi, venu d'ailleurs ? Jamais, dans mon Nord natal, je n'avais été confronté avec la mort, le sang, la violence.

Alors revenait à mon esprit cette lancinante question : partir ? Quitter Paris et Blanche, que j'avais appris à aimer ?

(A suivre)

LES FAITS DIVERS DONT CET ÉPISODE S'EST INSPIRÉ

Sur le mode d'une Série noire parodique, ce feuilleton relate les aventures imaginaires d'un héros imaginaire, Paul Hard. Son destin le mène vers une sélection de faits réels, qui se sont tous produits dans notre arrondissement entre octobre 1996 et octobre 1997 - mais que le feuilleton, bien sûr, raconte à sa manière.

• 20 août 1997. Un homme conduit ivre dans Montmartre, obligeant un policier à tirer pour arrêter le rodéo. La balle se perd dans le mollet d'une dame de 66 ans.

• 1 septembre 1997. Trois lycéens sont ligotés dans un appartement de la rue Lamarck. Les cambrioleurs sont interpellés rue Labat.

• 11 septembre 1997. Un homme sérieusement blessé est retrouvé à côté d'un cadavre rue d'Orsel, dans le quartier du Marché Saint-Pierre. Le lendemain, un suspect est arrêté. Il expliquera avoir été pris à partie par les deux hommes en état d'ivresse.

Il habite rue Lamarck. A 5 ans, il rêvait d'être Anquetil. Il n'est pas devenu coureur cycliste, mais Jacques Anquetil a été son témoin de mariage à la mairie du 18e. Le docteur Porte commence en ce mois de juillet son vingt-septième Tour de France.

Le médecin du Tour de France

Samedi 11 juillet, ils s'élancent, les «géants de la route» pour entamer (depuis Dublin !) le Tour de France 1998. Jeunes espoirs ou vétérans de la «Grande boucle», aucun cependant n'a autant de participations à son actif que Gérard Porte, le médecin-chef de l'équipe médicale, qui est descendu des hauteurs de la rue Lamarck pour son vingt-septième Tour.

Gérard Porte n'est pas arrivé sur le Tour par hasard, il a toujours été passionné de vélo. «*Quand je serai grand, je serai coureur*», affirmait-il à 5 ans.

Enfance en Haute-Marne, tout près de Colombey-les-deux-Eglises, études au lycée Paul Claudel (du nom d'un ancien élève) de Wassy puis au lycée Saint-Exupéry (du nom d'un autre ancien élève) de Saint-Dizier, et pendant les vacances des randonnées à vélo avec son frère. «*Nous jouions à être l'un Anquetil, l'autre Poulidor... si j'avais su qu'un jour...*» Et puis en 1968, bac en poche, un jeune Gérard de 18 ans est monté à Paris avec ses parents qui venaient d'acheter une blanchisserie tout en bas de la rue Custine, une blanchisserie qui existe encore, qu'ils ont tenue jusqu'à leur retraite et dont, paraît-il, Daniel Vaillant fut client.

Gérard n'est pas devenu coureur mais médecin, médecin du sport, et sa thèse soutenue à Lariboisière portait sur le cyclisme, bien sûr.

Aussi passionné que le premier jour

Entre temps, stage d'internat à l'INSEP et service militaire au bataillon de Joinville, celui des sportifs. (Il y fut aussi médecin civil pendant deux ans).

Un jour, pendant ses études, il s'est présenté «*au culot*» à la Société du Tour de France et là, il a dit qu'il avait l'équivalent d'un diplôme d'infirmier, c'était vrai. Et, dit-il, «*quelle chance, ils créaient une nouvelle équipe médicale et ils ont accepté de me prendre à l'essai. Le Tour de l'Oise puis Paris-Roubaix puis le Tour 1972. Côté mes idoles, aider ceux qui étaient mes dieux, pour moi c'était un rêve. J'étais émerveillé ! Vingt-sept ans plus tard, je n'ai plus tout à fait le même regard : j'étais un gamin pour eux et maintenant ce sont eux les gamins pour moi. Je n'ai plus la même adulation mais toujours la même admiration et je suis tout aussi passionné que le premier jour.*»

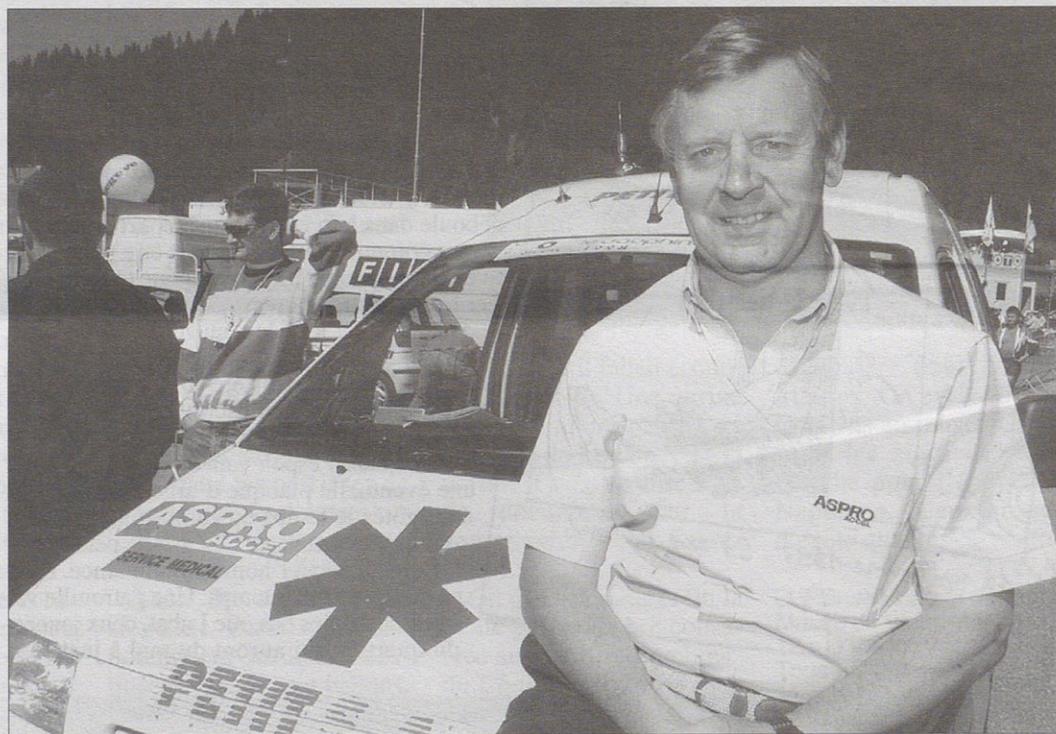
Quatre ans comme infirmier du Tour puis six ans comme médecin-adjoint et enfin, depuis 1982, médecin-chef avec la responsabilité des quatorze personnes du service médical : soigner les chutes mais aussi les maux de tête ou de ventre, les douleurs pendant la course (il faut parfois une certaine adresse pour badigeonner une plaie sur une jambe à partir de la voiture,

en roulant à côté du coureur qui n'arrête pas de pédaler), faire le soir la tournée des hôtels à la demande et en collaboration avec les médecins de chaque équipe, donner une consultation tous les matins sur la ligne de départ et être à tout moment à la disposition des 200 coureurs et des 3 000 suiveurs, voire même d'un spectateur pris de malaise au bord de la route.

Contrôles anti-dopage : c'est un autre...

Et le dopage ? Ce n'est pas de son ressort, son rôle à lui est de porter assistance. «*Il y a un*

Gérard Porte les admire tous, avec peut-être une mention spéciale pour «Monsieur Eddie Merckx». Il les aime tous également, «*le Tour c'est une grande famille*», mais avec une amitié particulière pour Bernard Hinault qu'il défend farouchement contre ceux qui l'ont qualifié de «blaireau», une amitié qui date de loin : «*C'était son premier Paris-Roubaix, il a abandonné. Il est rentré avec moi à Paris. Il a couché chez moi, rue Custine au dessus de la blanchisserie et comme nous n'avions pas de lit supplémentaire, il a partagé le mien. Cela a beaucoup marqué mes parents.*»



Gérard Porte en juin 1998, devant la voiture du service médical de la course du Dauphiné libéré.

autre médecin qui suit parallèlement le Tour et se charge des contrôles anti-dopage. C'est très bien ainsi car il n'y a pas de bonne médecine sportive sans confiance et on ne peut pas à la fois être gendarme et recueillir des confidences», souligne le Dr Porte qui précise cependant : «*On en parle, ils demandent des infos sur les risques, sans jamais avouer quoi que ce soit, il s'agit toujours d'autres qui... mais on peut passer des messages de prévention.*»

Ses plus beaux souvenirs ? «*Quand Bernard Hinault, puis quelques années plus tard Greg Lemond ont passé la ligne d'arrivée en jaune après avoir connu des ennuis de santé et m'ont dit merci.*» Le pire ? «*C'est évident, c'est la mort du jeune Fabio Casartelli, victime d'une chute en 1995. Lésions cérébrales, rien à faire. Heureusement, c'est le seul décès à déplorer en 26 ans.*» Le plus émouvant ? «*Tous ces coureurs qui sont à la dérive en montagne. C'est poignant, ils ont un courage monstre. On a envie de les aider, d'être proche d'eux.*»

Entre deux Tours, que fait donc Gérard Porte ? Il exerce la médecine sportive en cabinet et puis il vit sa vie, rue Lamarck où il habite depuis douze ans avec sa femme qui n'est autre que la soeur de Philippe Glotain, le déménageur de la rue Vauvenargues (voir le 18e du mois de mai). Il l'a rencontrée dans le quartier et l'a épousée à la mairie du 18e : «*C'est Claude Lambert, alors adjoint au maire, que j'avais connu sur le Tour quand il était journaliste sportif à France-Soir et avec qui j'étais resté copain, qui m'a marié. Mes témoins, c'étaient Jacques Goddet, le patron de l'Equipe et... Jacques Anquetil, l'idole de mes quinze ans. C'était un honneur, le coureur qui m'avait fait tant rêver, témoin de mon mariage ! Il y a eu une petite fête à la mairie et on nous a offert une bouteille de vin de Montmartre à moi et à mes témoins. Les témoins de ma femme, deux copines à elle, n'ont rien eu... elles n'avaient pas gagné cinq fois le Tour de France !»*

Marie-Pierre Larrivé

Au service des 200 coureurs, des 3 000 suiveurs, parfois même des spectateurs...